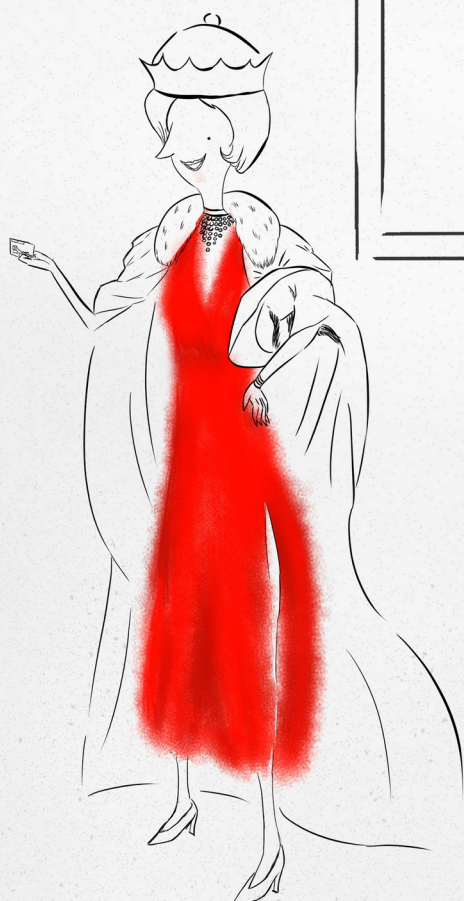


LOAN ANH
PHAN HOANG

KATIA
VÖGELI

PAS DE POMME DE TERRE



Gris, noir, couleur.

Le pinceau dans l'eau

Sans poil rebelle

La peinture sur le bureau

Fine, lisse, modèle

Le tableau sera ce qu'il devra être.

Courbe, trait, point

Chacun manipulé à son avantage

Calculé pour délivrer son message

Toucher l'humain, pas loin

Beauté des yeux, esthétique de l'esprit.

Le regard lui est porté

Jamais oublié

Exception. Unique. Infinie.

Sans incertitude, sans hésitation.

Tout fait sens et tout est beau.

Détail, finesse, précision

Perfection

– Qu'en penses-tu ?

K tourne son écran en direction de L. Cette dernière se penche et acquiesce vaguement.

– Ouais. C'est bien je trouve.

Rien de plus, rien de moins.

– Et toi ? Que penses-tu de " À la fin, il fut seul. " ? Bonne ou mauvaise conclusion ?

– Ça va...

L fait tourner sa chaise avant de se positionner face à K. Un de ses sourcils se soulève.

– Un problème ?

Silence.

L souffle.

– Tu te prends encore la tête avec ça ?

– Ça ne semble pas te déranger plus que ça, toi.

Son regard dérive vers une forme roulée en boule sur le canapé. Une respiration régulière l'anime. L suit son regard avant de se détourner rapidement en haussant les épaules.

– Je pars du principe que toute expérience est bonne à partager. Sinon, pourquoi faire tout cela ? Si personne n'est au courant, c'est comme si ce n'était jamais arrivé.

– Peut-être...

K lance un dernier regard à la forme endormie avant de recommencer à taper sur son clavier.

Partie 1

1

Au début, il était seul. Haut. Perdu dans les vertiges d'un monde merveilleux.

Une nacelle dans les airs. Une silhouette. Quelques regards s'y accrochent. Un homme. Tenue de travail. La nacelle s'élève. Toujours plus haut. Tout en haut. Elle se rapproche d'une fenêtre. Endroit de travail singulier. Les passants lui accordent une seconde. Ils ne voudraient pas se trouver là-haut. Répétition du geste. Le même. Une fois. Deux. Cent. Encore. Et encore. Journées entières. Frisson de dégoût. De pitié. Les passants reprennent vite leur route. Laissent derrière eux cet homme, seul sur sa nacelle. Seul ?

Quelque part dans la vitre devant moi, le regard de mon double rencontre le mien. Quelques mèches désordonnées me rappellent subtilement leur existence. Et, derrière ce verre, des bureaux familiers. Comme chaque mois, j'ai pris rendez-vous avec ceux-là. Ma vision n'a aucune limite, presque comme si ce verre ne s'était jamais étalé en face de moi.

Mais quelques grains de poussière imposent leur présence sans même qu'on les perçoit vraiment, et la simple idée qu'ils sont là suffit à déranger.

Après un laps de temps déterminé, les vitres sont déclarées sales, et c'est à moi de m'en occuper.

Le tableau que la nature nous offre, cet état de désordre somptueux vers qui elle s'étend, est aussi celui qui est constamment combattu.

J'aime jouer à l'équilibriste sur cet objectif. Un peu de réparation de désordre, pour quelques minutes de beauté pure.

L'homme asperge le mélange eau et produit sur le verre. Processus entamé. Nettoyage commencé.
La première vitre dégouline. Le racle-vitre suit. Méthodique. Sans hésitation. Il avance. De haut en
bas, haut. Haut

bas

b...

Volonté qui fond. Lenteur grandissante. L'immobilité s'impose.

Ce geste qui s'arrête, est-ce toujours moi qui le conduis ? Je ne sais plus. Aujourd'hui l'instrument s'est lancé avec toute cette précipitation que je ne connais pas. Je secoue la tête pour m'en débarrasser. Immobile. Mon regard se reforme. Petit à petit ; quand je fais enfin attention à toutes ces petites gouttes formées sur la surface de la vitre. Ce mélange familier d'eau, produit, poussière. Elles naissent sous mes gestes, par ce besoin de propreté. Prenant vie dans le tuyau, dans un amas indistinct. A la première seconde, toutes se confondent, encore dans l'ombre. Quelques secondes. Et la suivante, c'est toute leur essence qui s'échappe pour me rejoindre, en planant. A chaque vitre, c'est une forme différente qu'elles prennent. Œuvre unique. Irremplaçable. Caractéristiques de la matière, du temps, de l'altitude, de l'inclinaison. Hasard. Je ne décide de rien. Et tout se forme sous mes yeux. Elles se dispersent et s'animent. S'accrochent au verre dont on ne devine pas les aspérités. Dansent les unes avec les autres.

*Au bout du monde
loin de chaque regard
réunies dans leur ronde
modestes, discrètes, illusoires ?*

*Leur présence
calme
leur simple existence*

danse
humble harmonie
instinctive
Forment leur silhouette
irréfléchie
délicatesse, éclat, finesse
simple
pure

C'est comme ça que je les vois. C'est comme ça qu'elles sont belles. Des perles de fragilité, d'instabilité. Cette pureté délicate. Ciselées dans la matière tels de petits bijoux. Qui rencontrent une fine raie de lumière, s'en gorgent pour la renvoyer de tous côtés, et scintillent doucement. Cette sensation de chaleur se répand dans mes organes. Chaque individualité dans ce tout m'agrippe et m'emporte, loin. Toujours plus loin. Jamais je n'ai vu étinceler quelque chose d'une si extraordinaire manière. Jamais je ne me lasse de ce petit miracle, juste devant mes yeux. Chaque vitre un instant. Tous les jours un instant.

Éphémère.

Elles tombent. La gravité pousse certaines contre le rebord tout en bas.

Elles frissonnent. Une bourrasque les taquine.

Vivant.

Par leur nature, elles emportent avec elles tous les petits grains de poussière, venant peut-être de l'autre bout du monde, amenés par le vent. Accomplissant ce que l'on attend d'elles, par leur simple présence et un pur détachement. Beauté naturelle.

Et en estompant ce petit désordre, elles effacent des mémoires les traces de cette journée de tempête, celle-ci, où sûrement pas même la blonde de la compta n'a osé prendre sa pause clope-papote.

Mais aujourd'hui, pas d'exception. Aucune catastrophe météorologique à l'horizon. Les nuages de fumée de sa cigarette se dissipent dans la petite brise, eux aussi

œuvre à leur manière. En contre-bas, sur fond bitumé, la brume toxique s'estompe pareillement aux traits abstraits d'Anthony Chambaud sur Vaimu. L'imprévisibilité du phénomène est si fascinante. Quelle probabilité y avait-il que cette nuée prenne cette forme précise ? Presque aucune. Si précisément similaire à ce tableau, qui caché dans le fond de ma mémoire, ressurgit. Une seconde. Une seule, et elle s'efface déjà, cette ressemblance magique. Le trottoir redevient béton, si réel et simpliste. La cigarette, prolongement de la main, s'éteint et abandonne en même temps à l'oubli le souvenir de cette peinture. Mais moi, je m'en souviendrai. Je m'en souviens.

Partout où la matière s'étale
Miracles prennent place.
La fleur ouvre ses pétales
Jusqu'à ce qu'une autre la remplace,
Ailleurs, où les nuages prennent forme
D'espoirs envolés
Et les rêves d'artistes se transforment
En réalités bricolées.
Tous racontent
Tous illuminent
Une seconde paralysent
Magie fugitive
En chaque lieu
Chaque instant
Un instant

2

Mais le peintre était humain ; il fallut qu'il redescende sur terre.

Le briquet s'approche de l'extrémité de ma nouvelle cigarette. La flamme s'élève et enflamme,

alors que ma main conduit, machinalement. Plus un réflexe qu'une envie, je la porte à ma bouche. La fumée s'échappe, doucement, d'entre mes lèvres. L'objet me tient compagnie, et éloignée une seconde de plus de ce bureau qui, lui, m'attend, tout là-haut. Le petit vent est désagréable, mais mon épaule s' imagine indissociable du mur contre lequel elle est appuyée. Et je reste là. Encore un peu. Juliane devrait être près de moi, comme d'habitude, mais sa vilaine toux persiste, tout comme la fièvre, et celles-ci la tiendront sans doute encore quelques jours au lit. Alors personne n'est là pour me décoller de la douce paresse, et je m'y abandonne.

Un peu comme cet homme, là-haut. Dans sa nacelle, le racle-vitre pend misérablement à côté de lui, alors que la vitre n'est manifestement pas très sèche.

Qu'est-ce qui lui a pris, lui, de ne pas continuer son travail ? Fatigue ? Paresse identique à la mienne ? Routine ennuyeuse ? Cette dernière option me semble d'ailleurs la plus plausible. Difficile de s'imaginer de la nouveauté dans le lavage de vitres. Le geste, toujours le même, de vitres en vitres... Même les chiffres qui m'accompagnent tous les jours se réinventent continuellement.

Peut-être se croit-il à l'abri des regards, tout là-haut. Que l'altitude suffit à le rendre invisible. Mais moi, je le vois. Du haut de ma flemmardise, j'observe son petit manège. Il est si immobile, impassible, qu'il fusionne chaque instant un peu plus avec le décor. Comme une statue, érigée là, qui n'aurait même pas conscience d'exister. Et qui reste donc là où on a bien voulu la mettre. Son regard semblant se perdre quelque part au milieu du vide.

Et l'unique pensée qui me taraude : " Mais lui, qu'est-ce qui peut donc bien accaparer son esprit ? "

Une ligne. Une autre à côté. Et toute une ribambelle de colocataires. Un doux dégradé de bleus, bariolé de traits clairs. L'écharpe est délaissée à terre. Mais pourquoi une écharpe quand ça peut être une rivière, amie de deux rives étrangères. Deux villages qui s'élèvent, chacun de son côté. Qui s'entendent, sans se connaître. Tolèrent, sans comprendre. Ni chercher à le faire. Barrière fluide et impétueuse, presque infranchissable, que les villageois acharnés au labeur n'ont pas le temps de considérer. Rarement ils lèvent les yeux. Quelque chose de toujours plus imposant les agite. Grande famille d'insectes grouillants, travaillant sans arrêt à faire fonctionner un monde dont ils ne font pas partie. Plus loin, plus haut. Qui les

prend de haut.

Assemblage de nuances vertes : champs aux imposantes besognes, guidé par le refrain des grillons dans les hautes herbes. Vert, encore : Arbres puissants dont le défi est de les gravir, se réfugier sur les hautes branches. Le vent comme compagnon, qui souffle un air en bousculant le feuillage. Brun : les maisons de bois, constructions sommaires qui composent l'équilibre. Bleu turquoise : le ciel qui s'impose sans qu'on le voie, entourant tout. Qui ne titille la pupille que lorsque ses teintes grisâtres s'avancent, masquer l'éclat clair et brillant de l'astre qui donne la lumière. Et parfois, l'accord retentissant du tonnerre. Dont la vibration se propage, dans le vert, le bleu, le brun. Bleu, toujours : l'eau qui coule, sans fin, abreuve et construit les rivalités.

Ils sont là, je les vois à travers le verre, s'acharner dans cet univers. Remplir les seaux d'eau avec acharnement. Toujours plus gros, toujours plus lourds. Toujours plus percés.

Mais au beau milieu de cette mélodie saccadée, cette symphonie colorée, tout le monde y trouve son compte. C'est l'air sur lequel ils ont choisi de danser. Tous. Chacun, plus ou moins en rythme, trouve son rôle et finit par découvrir le tempo. Slalomant dans leur monde, ils jouent avec frénésie les gammes chromatiques, soufflant sur les rondes tenues. Ils s'élancent dans de grandes pirouettes pour s'éloigner des fausses notes, disséminées tout autour. Mais parfois, ils dansent avec elles et profitent. De tout le répit qu'elles ont à leur offrir. Au fond, chacun a une préférence marquée pour les silences.

Silence...

Je secoue la tête. Il ne reste plus personne dans la salle. L'heure de la pause-café ? Maintenant, à cet instant, il ne reste plus que les chaises vides, éparpillées. Même l'écharpe a rejoint son propriétaire, plus loin. Mais cet instant, juste avant. La rivière, les villages. Était-ce ce tableau que ma conscience se représentait ? Certainement. Mais tout en lui m'échappe. Je laisse son souvenir s'envoler. J'ai l'impression qu'aujourd'hui, mes tableaux prennent un peu de distance.

*Plus lointains. Moins distincts. La vie leur ressemble un petit peu moins.
Cette sensation m'est si étrangère. Déroutante. Quelque chose de différent...*

...

Ce bruit... Qu'est-ce que...

Le racle-vitre. A terre. Et ma main désespérément vide.

Mes gouttes.

*Elles sont là. Toujours. Suivant un rythme qui leur est propre. Plus doux. Toujours.
L'insouciance de leur petite existence suffit à ce que je rechigne à les effacer. La
douceur tranquille qui émane d'elles et emplit mon cœur le confirme.*

*Une, deux, trois. Quatre. Chacune vit sans accroche, se laisse porter. Et cinq, six,
sept. Huit. Neuf. Leurs rires se déploient alors qu'elles se défient à la course,
jusqu'en bas. Dix. Onze. Et plus que jamais, j'aime les voir vivre, de la plus belle des
façons. Toute une vie, je resterai là, à les admirer prendre leur envol. Douze. Mais
le monde ne me le permet pas. C'est mon travail. Toujours ; je dois interrompre
leur périple, parfois avant même qu'elles aient pu l'envisager. Treize. Alors je fais en
sorte que le temps s'arrête, ne serait-ce qu'un instant. Leur laisser un peu de
présent. Avant que le futur ne nous attrape. Mais cette douce illusion est toujours
trop vite emportée. Quatorze. Le temps me rattrape toujours. Quinze.*

...

Profite, petite quinzième. Car seize il n'y aura pas

Avec vigueur. L'instrument parcourt la surface du verre. Comme si... non. Rien.

Les passants reprennent leur marche. Rires s'élevant du café du coin.

Comme si de rien n'était.

L'instant passé. Jamais existé. Tout est effacé. L'outil s'élance. Plus fougueux

Fureur. Culpabilité ? Horaires à respecter.

Œuvre éphémère. Persévérante. Revenante. Éternelle. Éternellement imprévisible. Oubliée pour mieux revenir.

Soupir. Jeune femme blonde. Regard perdu là-haut.

Le moment est passé. Comme pour l'éternité. Cœurs gros. L'instant oublié.

Le mégot abandonné. Les passants s'avancent. Passent. Dépassent. Le laissant seul. Derniers souffles de fumée. Seul.

3

Quand ses pieds touchèrent les pavés à nouveau, l'incompréhension lui tomba dessus.

Je passe à côté de la foule dans la ruelle, sans que personne n'y fasse attention. Moi, j'aime bien faire attention à eux. Cette femme par exemple, qui porte sur ses épaules le même châle que Jason Mason Reeves a posé de son pinceau sur une de ses toiles. Ses bras disparaissent sous des teintes de rouge si semblables à celles du tableau que cette fois, celui-ci a surgi sans peine dans mon esprit. Les fils torsadés sur les bords prennent vie dans les mouvements de ses bras.

Elle m'a vu, elle me regarde. Mon regard se baisse de lui-même. Dans un pur réflexe, le capuchon de ma veste usée se glisse sur ma tête. Tout de suite, ça va mieux. Je n'aime pas ces regards posés sur moi, comme s'ils m'analysaient de l'intérieur. Je continue tout droit, tête baissée.

Je n'ai jamais eu besoin de voir devant moi pour retrouver le chemin.

Souvent, la droiture des pavés me rappelle " Rue de Paris, temps de pluie ". Le temps et le lieu ont beau être si différents, ceux-ci apparaissent sous une lumière identique. Les bords légèrement arrondis se suivent, s'enchaînent si bien, que les manteaux noirs et les parapluies gris se dessinent autour de moi. Je les sens, marcher, s'accordant aux caprices du climat.

Mais comme un petit arrière-goût aigre d'un ennuyeux déjà-vu, se glisse entre eux.

Je secoue la tête. Ne pas laisser la sensation s'étendre plus loin.

D'un coup, le contraste apparaît. Cette poignée de pavés, là-bas, légèrement

déchaussés de leur place, incitent le regard à se tourner vers Van Gogh. Moins linéaire, saccadé. Les traits s'amuse, au beau milieu de cette organisation rectiligne. Ils sautent, s'emmêlent, s'animent, s'éloignent. Mais le pinceau de Caillebotte reprend bien vite sa place dans cette rue trop droite. Aucune pierre n'osant être plus haute qu'une autre. Jamais.

Je me presse un peu, impatient de rentrer. La présence de mes semblables si proches de moi ne m'a jamais plu. Je sens leurs yeux se poser sur moi avec insistance. Est-ce que quelqu'un me regarde, là ? J'ose un regard. Tout va bien. Ils se tiennent à une distance respectable. J'accélère encore un peu le pas, pour ne pas risquer de devenir centre de l'attention de quelqu'un.

Mais mon regard est accroché par quelque chose. Là, sur le mur, à quelques pas, s'étale un graffiti. Il pourrait très bien être banal, mais je sais que rien ne l'est jamais. C'est toujours plus. Je m'approche. J'ai raison. Une autre beauté pure.

Il ne ressemble à rien de connu. Il explore un style bien à lui, slalomant entre couleurs discrètes et lignes droites et franches. L'histoire qu'il dégage est douce et donne envie d'être racontée. Il prend place, s'épanouit.

L'oiseau dans le coin
Paraît immobile, anodin
Un souffle, plus loin
Une paire d'aile nous montre le chemin

Cassant les limites
A le suivre il nous invite
Voyage sans entraves
Aventure sans ancrage

Ici, il raconte ailleurs
Plus lointaine demeure
Ailleurs, il racontera ici
Ou là-bas. Frontières infinies

Immobile sur un mur
Mon cœur s'en va avec lui

Je m'aventure à regarder les personnes qui naviguent un peu plus loin. En vain.

Toujours. Je sais si bien que personne ne regardera de ce côté-là. Et même si cela arrivait, ils ne verraient pas.

Personne autour de moi ne le voit. Jamais. Ils passent à côté d'un mur comme s'il n'était rien, qu'il n'avait rien à offrir. Sans jamais apercevoir la passion de l'artiste, dévoilée en toute innocence sur un simple petit carré de béton. Sa magie, ignorée, petit trésor qu'on ne voit pas. Parce que ce ne sont pas des pièces d'or, parce que le dessin ne brille pas ?

Un soupir m'échappe. C'est toujours la même vieille rengaine.

Est-ce que ne serait-ce qu'une personne verra un jour ce que je vois ?

Comment les autres font pour passer à côté de ce monde ? Pourquoi ? Je ne l'ai jamais vraiment su. Je ne le saurai sans doute jamais. Peut-être n'ont-ils juste pas encore trouvé le chemin ?

... Je leur montrerai. Oui. C'est sûr. Je ferai tout pour ça.

Le son de mes pas me parvient à nouveau, plus pressé qu'auparavant.

Devant mes yeux, le retour des teintes grisées.

Je sens la poignée de la porte sous mes doigts avant même de l'apercevoir.

La concierge me salue du palier de sa loge. (J'ai toujours eu l'impression que c'était son lieu de résidence, le palier. Sentinelle, à tout observer.) Je réponds d'un signe, assez pour être poli. Les escaliers montés deux par deux, mon dos finit par sentir la fraîcheur de ma porte qui se referme derrière moi. Mon visage se fend d'un sourire. Enfin. Je leur montrerai.

4

Il se réfugia vite dans sa demeure. Au milieu de la musique, des pinceaux, et de toiles inassouvies.

A travers les enceintes, les cordes de la guitare résonnent, leur mélodie s'invite dans la pièce. Grattées en toute légèreté, offrant à chaque note une douce rondeur. La sonorité familière m'arrache un petit sourire.

Tout le monde est resté à l'extérieur, loin, et quelques émotions se détachent de moi un instant. Elles attendront leur tour, accrochées comme une veste au portemanteau, que je ne revêtirai qu'une fois à nouveau dehors.

Je reste un petit instant là, au milieu de la pièce, et c'est le soulagement qui me prend. Je suis en sécurité dans mon petit havre. Le loquet tiré, j'ai l'impression

que le monde ne peut plus m'atteindre. Personne pour juger, ordonner, ne pas comprendre.

Une petite pause.

J'amorce quelques pas, guidé par la mélodie derrière moi. Le plancher, grinçant en rythme, m'amène devant ce chevalet, pourvu d'une toile vierge. Elle m'appelle, toujours plus près, et je la laisse faire. Je m'accorde ce moment, que j'ai attendu si longtemps.

Les pinceaux propres se cachent dans le pot des sales. Les tout fins et les plus grands, tous ensemble. Et c'est ma main qui choisit. Je n'ai pas besoin d'y réfléchir. Je laisse mes réflexes guider. C'est la discipline qui m'a hanté toutes ces années qui m'abandonne.

A la première seconde tout n'est que blancheur immaculée, vierge de tout. Un animal sauvage à amadouer. Tout est là. À portée. Possible. Sans contraintes, sans règles. Sans limites autres que les nôtres. C'est ce premier souffle, qui donne le départ, qui importe. Celui qui arrête le monde, un instant. On ne sait pas qu'est-ce qui va en sortir mais peu importe. On se lance, et c'est tout.

Premier accord, premier coup de pinceau. Franc et pourtant toujours hésitant. Plonger droit dans le vide. Vivre pour cette instabilité de la deuxième seconde, où tout se joue. Mon subconscient sait déjà presque ce qu'il aime en cet instant précis, ce qu'il fera apparaître au monde, la dernière seconde.

Et c'est la troisième qui suit, outrepassant les timides prémices. Ne se fait pas ressentir, vécue sans interruption. S'écoule, fluide, amie de l'inspiration.

Les traits s'affranchissent, attrapent cette vie qu'on leur offre et la modèlent à leur avantage. Les courbes s'impriment d'elles-mêmes, les couleurs s'infiltrant sans peine. En phase avec elles, mon instinct s'inscrit dans la matière, sur trois accords de ré majeur.

Coup de vent. La fenêtre claque, les papiers volent. Le charme est rompu, mais c'est sans importance. La toile est noircie et, dans la stéréo, un duo de flûtistes désaccordés s'escrime sur une cascade de triples-croches.

Sans importance...

5

Ses souvenirs se mêlèrent à la réalité.

Un petit tiraillement dans mon ventre me rappelle que ça fait depuis tôt ce matin que je n'ai pas eu un vrai bon café. En un instant, il n'y a plus que ce besoin qui me semble important. La machine est devant moi avant que je réalise avoir bougé. Rien ne me semble plus apaisant que le doux cliquètement de la tasse, prête, pas loin. Elle prend le relais, faisant oublier la pile de ses semblables, sales, en arrière-plan. Le bouton est enfoncé. La mélodie est douce à mes oreilles. Je ferme les yeux et la laisse m'envahir. Chaque goutte tombe, se mélangeant aux autres. Et toutes ensemble, contre la faïence, elles résonnent, se mêlant au ronronnement de la machine, si reconnaissable, promettant déjà tout, comme un animal apaisé. Dans un son, le monde entier.

Je me brûle la langue, mais je ne m'en préoccupe pas. La chaleur de la boisson s'immisce en moi, et la caféine me fait du bien. Cette douce amertume m'apaise toujours. Je m'affale sur ce qui avait dû être un canapé. Acheté d'occasion, il a sans aucun doute appartenu à une famille amoureuse des félins. Fermant à nouveau les paupières, je continue de boire. Le liquide, toujours plus réchauffant, de plus en plus à l'image d'un après-midi au coin du feu, qu'on aimerait ne jamais quitter. Mais l'amertume, pourtant jamais dérangeante à mon palais, prend aujourd'hui une place particulière. Plus importante que d'habitude. Plus perturbante.

Le goût de ce café a un jumeau. Le même, que j'ai ressenti, il y a de nombreuses années. Son souvenir est si précis dans mes papilles, qu'il me ramène droit à cette journée. Où le café coule dans ma gorge, alors que j'observe avec attention le calepin sur la table de la cuisine. Je sers la tasse dans ma main comme si tout en dépendait. Ma vie, mon futur, mon talent. Tout ne tenant qu'à cette caféine à laquelle je m'accroche, stupéfié par ce calepin. Ce dessin qui s'y dresse. Et particulièrement la personne qui le dessine, négligemment, tout en lisant quelques lignes d'un manuel.

Aucune vraie attention prêtée à ce croquis. Autant qu'un pauvre brouillon dans la marge. Mais jamais un de ses dessins ressemble à un pauvre brouillon dans la marge. Ils ont comme cette conscience, cette envie d'être toujours extraordinaires, et ils le deviennent, sans exception. C'est ce doigté et ce pur talent que je recherche désespérément, mais sans pouvoir peindre autrement qu'avec ma simple passion, ce qui n'est jamais suffisant. C'est cette technique innée qui est parfaite. Cet instinct

de réussir absolument tout, même ce qui ne mérite que peu d'intérêt. C'est ce que j'ai toujours admiré chez sa personne. Cet instinct de la perfection.

- Il faudra vraiment que tu m'apprennes ces dégradés de gris. Je suis sûr que ce sera au programme le prochain semestre.

Toujours agréable avec moi, toujours là pour m'aider dans l'art. Car même si cette branche n'était pas sa préférée, contrairement à moi, sa maîtrise dans ce domaine n'en était pas moins prodigieuse. Et sans jamais aucune hésitation de sa part, je pouvais passer des heures à travailler sous son aile, guidé par son talent. Quelques cours éparpillés, de temps en temps, puis prenant une place de guide, de plus en plus. Modèle de vie.

Colocataire, au départ, pour finalement devenir un important pilier. Pendant tout ce temps, j'ai apprécié sa présence, qui à elle seule est suffisante à embaumer l'atmosphère d'un calme singulier. Sa virtuosité sans limites et cette étrange particularité, d'avoir assez de domaines de prédilection pour délaisser quelques-uns de son attention.

Moi, en études dessin. Est-ce que cela a vraiment du sens ?

Mais c'est comme ça que ça s'est passé.

6

La détermination flamboya dans son regard

Mes yeux s'ouvrent brusquement. Une seconde, là, à côté de moi. Une seconde avant que sa silhouette m'échappe. S'estompe avec les souvenirs.

Distance.

Attachement.

Mon regard se porte encore une fois sur cette nouvelle peinture, tout juste accomplie. Et c'est de la tristesse que j'y trouve, noyée dans les traits.

Je ne l'aime pas. Elle est fade. Aucune beauté pure. Je n'arrive pas à y croire. Je ne l'aime pas... Je... Je n'arrive pas à réaliser que ces mots sont mes pensées. Qu'est-ce que...

Mon regard capte le deuxième chevalet dans le coin de la pièce. Mon cœur rate un battement.

Tout l'intérêt que j'aurais pu y trouver est emprisonné dans l'Autre. C'est ça. Cette autre toile, qui a eu tout mon temps, mon attention, mon acharnement. Celle de la patience, du doigté, de l'effort et de la persévérance. J'ai tout donné. Le talent, la force, tout pour la perfection. Jusqu'à la dernière goutte. Tout, sans exceptions.

Et maintenant que sa conception est terminée, prête à être admirée, accomplir sa destinée, elle laisse ce vide derrière elle. Vide.

Mais est-ce si grave ? Non. Vraiment pas. Après tout, si celle-ci accomplit sa destinée, jamais je n'aurais besoin d'autres toiles. Qu'est-ce qu'un peu de vide, quand on a la reconnaissance

Ce n'est que pour le meilleur. Toujours. Ça en vaut tellement la peine.

Aujourd'hui, je touche presque ce que j'ai toujours rêvé d'atteindre.

Le tissu qui recouvre ce deuxième chevalet m'assure que je ne rêve pas. Cette petite note accrochée à celui-ci.

" Exposition exceptionnelle : Tableau exceptionnel ". C'est réel. Tout va enfin se concrétiser. Ils vont tous se rendre compte. Enfin.

Et de tout mon cœur j'espère que cette personne, celle qui a guidé mes pas sera là. Et qu'elle aimera ce qu'elle verra.

Demain. Demain, j'aurai réussi.

Souvenirs

- Je veux jouer à ça ! Viens on joue à ça !

- A quoi ?

- Ça ! Regarde je veux jouer à ça !

- Ah ! Les échecs ! Ça s'appelle les échecs !

- Allez ! Viens jouer !!!

- D'accord, d'accord.

K sort la boîte du jeu. L, en retrait, regarde la scène avec amusement.

K aligne soigneusement les pièces sur le damier. Le petit garçon se retient de se précipiter bouger toutes les pièces en même temps. Ses yeux brillent d'impatience.

- Je commence ! Je commence !!! hurle-t-il dès que le dernier pion est posé.

Ses mains s'agitent, comme pour toucher toutes les pièces en même temps. Il se retient. Il tend les doigts vers une pièce blanche de l'autre côté du plateau.

- Hé ! Tu dois jouer avec les pièces noires !

La voix de L parvient aux oreilles du garçon. Une petite moue de déception passe comme un éclair sur son visage. Vite dépassée. L vient s'asseoir à côté d'eux, son visage animé d'un léger sourire espiègle. Un pion noir bouge d'une case.

Quelques coups s'enchaînent, un peu brouillons. Rien de très concret. Puis K, avance une de ses pièces blanches, pour s'en prendre à une noire.

- Non ! Tu fais tout faux ! Là ! Il faut que tu la mettes là ! explose son adversaire

- Hé, du calme ! Calme-toi. Ok, je vais la mettre là, alors.

Elle place la pièce à l'endroit indiqué. Dans le camp de l'enfant. Le petit manège continue encore un petit moment.

- Dis-moi, qu'est-ce que tu fais avec ces pièces ?

- Je mets toutes les pièces de mon côté ! C'est comme ça qu'il faut faire ! explique-t-il en bougeant un de ses pions pour laisser une place à une nouvelle pièce blanche de son côté du damier

- Gagné !!!

Euphorique, il s'élance dans une ronde de la victoire dans toute la pièce. K le regarde faire avec un grand sourire. Puis d'un coup, son visage s'assombrit.

- Quoi ? demande L

- ... Je...

L lève les yeux au plafond.

- Crache le morceau. Qu'est-ce qu'il y a ?

- Tu crois que c'est bien ?

- De quoi ?

- De le laisser jouer de la mauvaise manière.

- Bah, c'est qu'un jeu !

- Tu es sûre ? S'il n'apprend pas les bonnes règles tout de suite...

- Arrête de t'enquiquiner. Tu t'en fais vraiment pour rien !

- ...

Partie 2

1

Il fut assailli de toutes parts. Des questions et des regards. Il devint le centre de l'attention.

Il fait chaud. Il y a beaucoup de gens dans la salle. Des femmes. Des hommes. Ils discutent. Un peu de tout. Des légers mouvements des mains. Un peu du tableau sans doute. Quelques rires discrets. Les coupes de champagne tintent. Quelques pâles sourires sur les lèvres. On se moque gentiment, on se titille.

Les lignes de leur corps se dessinent sous la lumière crue de l'éclairage. Elle auréole chaque tête. Rondeurs sous les vêtements. Massifs de bijoux sur fond de satin. Leurs souliers écrasent le sol ciré. Leur double, des ombres chinoises projetées contre les murs. La distance moule, en déforme quelque peu les courbes. C'est plus joli.

L'atmosphère ambiante est lourde. Les souffles s'entremêlent au fil des mots. La politesse est dans l'air. Quelques rictus flottent juste au coin des lèvres. Il fait chaud. Et les murs sont blancs.

Presque immaculés.

Presque aveuglant.

Il y a peu d'artistes dans la salle. Ils se font discrets. Il y a beaucoup de beaux costumes.

Beaucoup de critiques, d'experts en Art. Dans leurs mains, un carnet noirci de notes. Il est déjà rempli avant même que le tableau ne soit dévoilé. Il fait chaud. Les néons émettent un bourdonnement désagréable. La salle est remplie. De bruits et de gens. Des visages étrangers. Des joues pleines. Du fard. Du velours sur leur peau lisse. Parmi eux, il est simple de les reconnaître : les Grands sont ceux qui ont de ces poignées de main qui forcent le respect.

– Je suis monsieur X. Ravi de *vous* rencontrer, dit-il.

Il se positionne juste à côté. Ses lèvres trempent dans sa coupe. Monsieur X est banal. Sa main est moite.

– Mmm... comment trouvez-vous le champagne ?

Un regard de critique professionnel. Incisif. Il scrute. Il attend une réponse. Mais il ne regarde pas de face ; c'est un regard en coin. Lèvres qui trempent dans la coupe.

Un bref silence. Monsieur X éclate de rire.

– Ah, je vois que *vous* maîtrisez le sujet !

Il en reprend une gorgée.

– Ah ! Délicieux. Si ça ne tenait qu'à moi, je monopoliserais la table du buffet toute la soirée.

Un rire poli. Monsieur X sourit en retour. Sa sympathie est enfantine.

Silence.

– Que venez-vous faire ici ? Admirez le tableau ? demande-t-il.

Monsieur X rit encore. Un rire ni trop fort ni trop bas, juste ce qu'il faut pour qu'il sonne bien. Il rit bien, monsieur X.

– Je vois que *vous* n'y aller pas par quatre chemins ! Ça me plaît ! Il n'y a que *vous* pour dire cela d'une telle soirée. Par simple nécessité, juste parce qu'on *vous* a invité ! *Vous* me faites bien rire.

Il se rapproche.

– Êtes-vous proche de ce peintre ?

Il est surpris.

– Et bien... *Vous* m'embarrassez un peu avec cette question ; c'est inattendu.

Rire nerveux.

– Je dirai que... J'entends par proche un ami, quelqu'un avec qui *vous vous* entendez bien.

– Oh, je vois. Vous venez plus par curiosité que par sympathie.

Une nouvelle gorgée.

–*Vous vous* intéressez à l'art alors ?

Monsieur X rit de bon cœur.

– Je vois, oh, je vois. Vous avez sûrement beaucoup d'autre chose à faire.

Les autres invités continuent de discuter dans leur coin. Certains lui jettent quelques regards en coin. Monsieur X fouille dans sa poche et en sort un bout de papier. Une carte de visite.

– Je tiens une galerie d'art au coin de la rue. Passez me rendre visite quand *vous* aurez le temps. Nous *vous* y accueillerons avec joie et distinction.

Monsieur X fait un salut de la tête avant de s'éloigner. Il est vite oublié. Il est inutile de lui montrer tant d'attention.

Monsieur X aurait pu être monsieur Y comme il aurait pu être madame Z. Monsieur X est monsieur X parce que son être est écartelé. Ses bras levés vers le plafond, ses jambes écartées sur le sol, désespérément collés. D'un côté, ses envies de hauteur, de l'autre, la petitesse de son charisme. Monsieur X est plat. Plat comme une limande. Le sort aurait pu lui donner une calvitie prématurée, un monosourcil, des yeux écartés ou même un nez proéminent, seulement, monsieur X est né avec un visage banal. Pas le moindre élément de sa face ne surpasse la moyenne. Dès qu'il sort de notre champ de vision, son nom flotte au-dessus d'un espace vide. Un vulgaire cavalier sur l'échiquier. Monsieur X est définitivement plat. Il est un bien piètre charmeur. C'est à peine s'il ose regarder son interlocuteur dans les yeux. Combien de fois a-t-il répété ses répliques face au miroir de sa salle de bain ? Combien de fois a-t-il renoncé à l'approcher ? Cette fameuse personne à qui il a remis, tremblant de tout son être, une petite carte de visite. Juste après cette brève discussion, ce pauvre homme s'est réfugié dans les toilettes. Il n'en ressortira qu'un quart d'heure plus tard, pâle et nauséeux.

Monsieur X a tout du " Petit ". Il n'est pas au-dessous ni au-dessus, il est dans la catégorie pitoyable de ceux qui regardent continuellement en l'air. Les étoiles dans ses yeux ne sont pas encore toutes

mortes. Elles brillent faiblement dans cet obscur abysse que l'on nomme espérance. Je dis souvent que trop d'espoir tue l'homme et monsieur X est bel et bien mort à mes yeux.

Monsieur X est mort à l'instant même où il a décidé de devenir galeriste. Peut-être que s'il était né à une autre époque, peut-être que ses étoiles auraient eu un sens. Peut-être... Mais aujourd'hui est bien différent d'hier. Les Grands du passé sont différents de ceux du présent. Les projecteurs de la grande scène de l'Art ne sont plus braqués sur les mêmes personnes. " Les têtes d'affiche ", comme on aime bien les appeler, n'innovent plus ou, du moins, ils font des pas de fourmi. Les règles ont changé. Ceux qui se posent sur la toile doivent se plier aux exigences de son araignée. L'Art de la gratuité est devenu le nouveau prédateur. Avoir à portée de clic tous les tableaux que l'histoire peut compter s'est banalisé. Les derniers scandales des Kardashian viennent donc se mêler aux œuvres bouleversantes de Liu Bolin. Le seul moyen de connaître le succès est de confier son sort au hasard et espérer qu'une place se libère sur la toile.

Monsieur X est donc mort gobé par une araignée.

Cela est bien triste. Mais il faut bien reconnaître qu'il joue bien son rôle : celui du grain de poussière qui rêve de pouvoir devenir un jour lumière. Ce rêve n'aboutira jamais. Il est bien trop petit pour ça, ce monsieur X. À chaque discussion, il n'arrive à sortir que des banalités sur la seule chose dont il est sûr : le champagne. Son travail, ses relations, tout de sa vie n'est que vacillement aléatoire. Il est même d'ailleurs surprenant de le retrouver dans cette salle ce soir. Peut-être est-ce la lumière qui l'a attiré, tel un moucheron il se serait approché de cette lanterne. Comme tout bon moucheron, il n'échappera pas à son destin : celui de se heurter et de se brûler à ce mur qui entoure l'univers de l'Art. Après tout, il n'a pas le talent du politicien ni la grâce du critique. Il n'est qu'un humble galeriste qui fait de temps à autre des coups de maître. Juste un cavalier bon à sacrifier.

Il est 20h49. Onze minutes avant le discours de bienvenue. Les derniers invités arrivent. Juste à temps. Quelques salutations fusent. Quelques hochements de tête. Une pause. Frisson avant le départ. Puis ils montent à bord du manège de la mondanité. Mêmes mots, même rire. Juste pas les mêmes visages. Les partenaires de discussions s'échangent. Par envie, par ennui. Ils tournent. Détournent. De grands sourires. Enjoués. On se montre sous son plus beau profil.

– Mais je rêve !

Les murmures se stoppent. L'attention générale se tourne vers deux hommes. L'un, visiblement en colère, sa chemise trempée de champagne ; l'autre, effroyablement pétrifié, une coupe presque vide dans la main. Une flaque pétillante à leurs pieds.

– Je... Excusez-moi ! Je ne l'ai pas fait exprès.

Monsieur X approche un mouchoir de la tache, mais le bourgeois la repousse.

– J'espère bien ! Savez-vous combien un trois pièces comme celui-ci coûte ! Ah non, vous ne le savez pas. Bien sûr que non ! Je connais les gens comme vous : on s'excuse, on se met à plat ventre, mais à la fin, qu'est-ce que vous faites ? Rien ! Niet !

– Mais... mais...

– Vous allez en entendre parler pendant longtemps. Oui, très longtemps même ! Je vous poursuivrai jusqu'au bout du monde s'il le faut ! J'engagerai les meilleurs avocats, vous allez regretter, oui je vous le dis, vous allez regretter d'avoir osé un tel affront contre ma personne !

L'homme continue d'élever le ton. Des chiffres sont cités. Un pour la chemise, un pour le pantalon, un pour la veste immaculée. Monsieur X reste silencieux ; il ne sait quoi répliquer. Les autres invités aussi sont sans voix. Ils regardent le spectacle tout en continuant de siroter leur champagne. Ce genre d'attaque de front est rare. On tente de s'arracher à la contemplation. En vain. La fascination prend le pas sur le meilleur de nous-même. On ne peut que sourire devant la déchéance des autres.

La coupe. Elle est vide. Pas la moindre goutte au fond. On la retourne dans tous les sens, mais rien à faire. Tout s'est envolé. Un éclair éphémère de pure beauté. Notre regard dérive alors vers le buffet à l'autre bout de la salle. Les bouteilles étincellent. Joyaux sur une île lointaine. On aimerait tendre le bras, ne serait-ce que l'effleurer du bout des doigts. On se battrait pour en avoir une gorgée. On ramperait à ses pieds. Une simple gorgée et tout semble possible. Les rêves les plus fous se profilent à l'horizon. En détenir c'est posséder la clé qui ouvre toutes les portes, dit-on. Mais elle est hors de portée. Devant, une mer de bras, de jambes, de bouches et de dents. Un flot continu de phrases et

de mots. Il s'inscrit au fil des pages dans des bulles. Les lettres sautent des discussions, des carnets. Elles nagent dans ces méandres. Elles sourient. Elles rient. Elles font la ronde. Rictus aux dents acérées. Prêtes à déchiqueter. Faites pour tuer. Elles s'accrochent à tout ce qui passe à leur portée. Elles happent la moindre occasion pour briller. Notre coeur balance entre l'abandon et la tentation. La tentation du meilleur. Alors on se jette à corps perdu, on se démène pour l'atteindre, cette île aux mille trésors. On se démène et on se noie sans jamais y arriver. Dans le noir et la solitude.

Un son cristallin résonne. Une cuillère frappant le verre. Tous les regards convergent vers un coin de la salle. Un homme lève une coupe en l'air. Il est campé sur une boîte en carton. Estrade improvisée. Monsieur Y, notre hôte d'un soir. Le fou du roi.

– Je vous remercie de vous être tous réunis ce soir et je vous souhaite la bienvenue dans mon humble galerie. Comme vous le savez tous, ce soir nous n'exposons pas un simple tableau. Il s'agit d'une pièce... exceptionnelle. Elle ravira vos cœurs ; que vous soyez petit, grand, jeune, âgé, néophyte ou grand connaisseur, elle vous gardera captif alors même que votre regard l'aura quittée. Je vous le promets : vous n'oublierez jamais cette soirée. Quand vous vous coucherez ce soir, vous y penserez. Quand vous prendrez votre douche, vous y penserez. Quand vous donnerez à manger à votre chat obèse du nom de Félix, vous y penserez !

Il marque une pause. Esquisse de dramatisation.

– Cela va bientôt faire dix ans que je tiens cette galerie. Entre ces murs, des artistes ont vu leur rêve se concrétiser, se briser devant vos regards de critiques. Je les ai accompagnés dans leurs hauts et leurs bas, tel est le devoir de tous les galeristes. Je me suis tu lorsqu'ils me présentaient des croûtes, nous l'avons tous fait, et cela fait partie de notre métier. Nous vouons notre vie à ce qui a le plus de sens pour nous : l'Art. Cette discipline a transcendé les âges, a parfois été manipulée à des fins de propagande, mais l'Art est aujourd'hui encore debout et j'en suis l'un des nombreux représentants. Nous, que l'on soit ou non de grande renommée, nous sommes animés par la même flamme, je dirais même par une unique âme ! Nous sommes un tout, nous sommes le souffle, les nerfs, les muscles de cette grande machine qui fait pleuvoir sur nous tout ce dont nous avons besoin pour vivre dans cette société.

Mais que serions-nous sans personne pour nous regarder ? Nous n'existerions pas.. Nos efforts ne trouvent un sens que s'ils sont admirés par les autres. Sans, il ne reste que l'absence, le vide. Si les héros d'antan sont si connus c'est parce que leurs histoires ont été contées par d'autres. Il

en est de même du marché de l'Art : sans acheteur, les artistes ne survivent pas longtemps. Alors, ce soir, j'ai mis toutes les chances de mon côté. Mes amis, laissez-moi vous dire une chose, les yeux du monde entier sont braqués sur nous ! Sans aucun doute vous avez pu remarquer que nombre de journalistes nous accompagnent ce soir. Faisons-leur donc un bon accueil.

Quelques applaudissements.

– Je suis ravi, moi aussi, de pouvoir vous accueillir ici. Vous, chers journalistes, vous nous aidez dans notre travail. Dans vos écrits, vous pouvez porter jusqu'au sommet ceux qui ont grâce à vos yeux. Alors, je m'incline humblement devant vous, vous, faiseurs de rois. Cependant...

Le ton de monsieur Y se fait plus grave. Un projecteur unique l'éclaire, fait ressortir des ombres sur son visage.

– Malgré tous vos efforts, il y a dans cette salle des personnes qui, en quelques lignes, peuvent anéantir le travail de toute une vie. Oui, je vous regarde droit dans les yeux ce soir. Vous, oh grands méchants critiques. Ce n'est pas une passion pour l'Art qui vous a fait venir ici. Alors que j'accueille, je donne un toit aux étoiles de demain, vous, oui vous là, vous êtes tous venus par curiosité ou peut-être par pure méchanceté : vous adorez voir les galeries devenir la risée d'un soir. Vous aimez voir notre visage se décomposer devant vos remarques perfides, vous aimez jouer aux grands. Mais je ne me laisserai pas faire, je ne suis pas fou !

Il lance un regard dans la salle, défie du regard. Aucun effet sur la foule.

– Le monde appartient aux audacieux. Les risques sont payants, je vous le dis. Cette petite galerie, celle-là même qui se fait écraser, je vous le dis : son nom sera inscrit dans l'histoire ; *L'artiste à la campagne sous le ciel étoilé d'un soir d'été* deviendra une enseigne internationale. On se bousculera à ces portes, celles-là même que vous avez passées ce soir sans plus vous en préoccuper. Ces portes, ces humbles cadres de fer verront le monde. Elles qui n'ont pas été huilées depuis des années se montreront sous leur meilleur jour quand afflueront les profits découlant de cette œuvre. Oui, vous verrez tous de quel bois je me chauffe ! Beaucoup d'entre vous sont sceptiques ; je le sais : je le vois dans vos regards. Mais sachez, sachez que ce n'est pas une extravagance de ma part. Je donne, ce soir, tous mes espoirs, le moindre mètre carré de cette humble galerie à cette œuvre sans égale. Un risque dites-vous ? Je ne dirai pas cela. Un pari ! Un pari avec le destin ! Je suis le pion qui mettra échec et math l'adversaire ! Je suis le grand seigneur qui donne sa chance à un néophyte. Je suis celui qui vous ouvrira la voie !

Sachez, mes chers confrères, mes chères consœurs, que je mise la moindre pièce en ma possession sur cet outsider. Amusez-vous autant que vous le voulez, traitez-moi de fou, de

demeuré qui laisse filer cette chance de mettre en avant d'autres artistes de ma galerie. Faites de moi l'idiot, je ne me laisserais pas faire ! Car je le sais, je le sens au plus profond de moi, que ce soir sera un triomphe ! Et ce triomphe, je ne le devrai qu'à une seule et unique personne.

Son bras est brandi en direction de la personne en question. Tous les regards le suivent. Le peintre se fige. Main tendue. Il se reprend. Trop tard. Le serveur s'en va. Les coupes de champagne lui échappent.

– Cet homme est l'auteur de cette toile. Sans plus tarder, je vais vous la dévoiler !

Les murmures meurent enfin. Des exclamations d'émerveillement.

Souvenirs

C'était un jour ordinaire. Une nappe blanche, un bouquet de lys, des flûtes de champagne. Et une bouteille. Sous la lumière du projecteur, elle étincelait de mille feux. Elle trônait sur la table comme une reine. Le petit garçon ne pouvait détacher son regard d'elle. Il n'était pas sûr de comment s'appelait cette boisson, mais il était sûr de n'y avoir jamais goûté auparavant. Dans son esprit, mille images, mille goûts se chevauchaient rien qu'en la regardant. Il ne pensait qu'à une chose : mettre la main sur cette bouteille et goûter au nectar enfermé à l'intérieur.

La porte claque. K et L étaient rentrées. Elles posèrent négligemment leur manteau sur une chaise avant de se diriger vers la table. Le petit garçon les regarda faire, assis sagement dans un fauteuil. Il observa les doigts s'emparer de sa chère bouteille. Ces doigts, il les connaissait bien. Tous les jours, il les voyait survoler agilement au-dessus des touches des claviers. Alors, comme par magie, des lettres apparaissaient à l'écran. Puis ces lettres se transformaient en mots, puis en phrases.

Parfois, il voyait L ou K se pencher par-dessus l'épaule de l'autre et suggérer des améliorations. Cela pouvait durer longtemps. Lui, toujours assis sagement dans son fauteuil, il les regardait faire sans vraiment y comprendre quelque chose. Il se contentait d'être le gentil garçon dont ces si généreuses K et L s'occupaient. Il faisait

tout ce qu'elles lui disaient de faire même si la raison derrière restait floue à ses yeux. Et puis, parfois, un matin, le petit garçon retrouvait ces lettres, ces mots et ces phrases dans un livre. L et K le félicitaient. Elles disaient toujours que c'était grâce à lui que leurs histoires pouvaient prendre vie. Dans ces moments-là, il se sentait spécial.

Le petit garçon avait toujours été dévoré par la curiosité. Alors, quand, après un rendez-vous très important, K et L sortirent cette belle bouteille, il ne pouvait s'empêcher de se dire que c'était pour le récompenser. La plus parfaite des récompenses. Oui, lui, car la veille un autre livre était né. Il regarda, émerveillé, la boisson pétiller dans les délicates flûtes en verre. À ses yeux, c'était de l'or fondu. La couronne des rois. Avec, il en avait l'intime intuition, il pourrait s'élever vers des hauteurs qu'il n'avait encore jamais atteintes.

K et L continuaient de discuter sans lui prêter attention. Profitant de cette opportunité, le petit garçon quitta son fauteuil et s'approcha de la table. Son bras était juste assez long pour attraper la bouteille. Alors que ses doigts allaient se refermer dessus, elle se déroba. L l'a prise.

– N'y pense même pas : le champagne, c'est que pour les grands !

2

Son modèle, son guide à deux pas de lui. Si proche. Et si loin.

– Ah ! Monsieur le peintre ! Quelle merveille ! J'en ai le souffle coupé !

Madame Z s'approche et emprisonne entre ses mains celle du peintre. La dame entre en jeu.

– Vous avez un talent remarquable. J'ai vraiment hâte de voir quelles autres pièces d'exception vous allez nous dévoiler.

Pause.

Une gorgée de champagne. Elle se présente. Puis elle reprend là où elle s'était arrêtée.

– Vous êtes un gé-nie, mon cher. Un grand parmi les grands.

Gloussement.

– Cette soirée s’annonce mémorable. Je suis sûre que vous marquerez les esprits. Votre visage, ce doux visage de nouveau-né, personne ne pourra jamais l’oublier.

Soupir d’aise.

– Des hommes comme vous, vous savez, on n’en fait plus de nos jours. C’est bien dommage d’ailleurs : cette lumière pure dans vos yeux...

Gorgée de champagne.

– Vous êtes bien plus que ça, n’est-ce pas ?

Le peintre acquiesce, hésitant.

– Évidemment que vous l’êtes ! Je suis sûre que l’on prononcera votre nom avec envie et convoitise. Les médias ne pourront plus se passer de vous, vous verrez. Une déclaration par là, une photo par-ci et le tour est joué. On y prend vite goût, vous savez.

Prise de conscience.

– Hum... Quel est votre nom déjà ?

Le peintre marmonne quelque chose. Madame Z applaudit joyeusement.

– Oh mais oui ! Comment ai-je pu oublier pareille chose ? Je suis vraiment incorrigible.

Elle lâche un nouveau rire avant de jeter un regard au reste de la salle.

Grand sourire. Elle agrippe le bras du peintre. Il vire au rouge. Protestation.

– Allons allons, ne soyez pas si timide. On croirait voir un petit garçon à sa première soirée. Détendez-vous et parlez-nous un peu de vous ! Je suis sûre que tout le monde *meurt* d’envie de tout connaître de votre vie. Par exemple, est-ce que...

Un tousotement réprobateur.

Madame Z se tourne vers monsieur X. Il devient pâle. Coupe de champagne qui tremble. Esquisse de retraite. Lentement. Terriblement lentement. Puis, un sourire glacial. Elle lâche le bras du peintre. Un pas. Puis un autre. La dame s’avance vers le cavalier.

– Je ne crois pas m’être adressée à vous.

Ses yeux se plissent.

– Et vos manières me sont désagréables. Interpeller une jeune femme de cette manière, cela est si... déplacé. Auriez-vous oublié qui je suis par hasard ?

Madame Z s'approche encore. Face à face. Le bout de ses doigts effleure la veste de soie. Ensuite, ils remontent, viennent s'accrocher à sa cravate.

– Laissez-moi donc vous rafraîchir la mémoire.

Elle tire.

– Que vous vous soyez mis mon frère dans votre poche est une chose. Mais moi, je suis beaucoup, *beaucoup* plus difficile à amadouer. Ne croyez pas que, parce que je suis une femme dans l'ombre, je me montrerai plus tendre avec vous. C'est même d'ailleurs le contraire.

Elle tire encore. Leurs visages ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

– Si vous veniez à me déplaire, d'une manière ou d'une autre, je ferais de votre vie un enfer. Alors, si cela ne vous dérange pas, occupez-vous de vos affaires et laissez-moi respirer un peu.

Ses yeux perçants plongent dans ceux du galeriste. Puis, soigneusement, elle remet en place la cravate.

– Compris ?

Monsieur X hoche faiblement de la tête.

– Bien. Alors, où en étais-je déjà ?

À nouveau, le bras du peintre est emprisonné dans un étau de velours et pierreries.

– Allez, dites-moi *tout*, mon cher.

Je...

Qu...

Incertitudes.

Mais...

Infini.

Fragile.

Questionnement. Engloutissement. Instable. Comme cette lampe qui clignote. Sans

qu'elle le doive. Au début, toujours trop loin pour l'apercevoir. Et ? Une fois qu'elle est là, au coin du regard, puis plein dedans. Plus rien n'est là, rien si ce n'est ça.

Elle est là, toujours, imprimée sur ma rétine. Encore. Encore.

Qu'est-ce que...

Là, juste là-bas, dans son costume. Je sens sa présence. Parfaite. Mais que fais-tu ? Le regard de l'autre côté. Attends !

Respire. Quelqu'un s'accroche à moi. Respire.

Tentacules. Je...

C'est l'interaction avec les autres. Respire. Juste parler aux gens. Respire. Juste ça. Certitude ?

Mais pourquoi... Cet autre sentiment...

Habits, bras, tout autour. Yeux. Questions.

Cœurs ?

Toxique.

Les rires font patte de velours. Les opinions caressent les oreilles. On dépèce, puis on inspecte. Avec élégance. C'est le glas des amabilités.

Les invités se déchaînent. Balles tirées. Honnêteté démasquée. Des commentaires acerbes. Mais bien tournés. Des réflexions ironiques. Mais amusantes. Un frôlement. Le bourdonnement des néons se transforme en grondement. La rumeur montante. On se réunit. On échange. Le peintre ci. Le peintre ça. On décortique sa personnalité. Sa vie. Spéculation. Rumeur. Rire.

Un frisson. La tension est presque à son comble. L'air est épais. Respiration difficile. Lourdeur dans les poumons. Des débuts de vertige. La pièce vacille. Les sons se tordent, s'allongent en cris bestiaux. Une pluie tropicale s'abat. Averse agressive de paroles. Double-sens aux bords affûtés, demi-vérité à bien plaire. Déluge acide sur nos têtes. Les gouttes se déposent sur la moindre surface. Les sourires se décomposent. Les visages fondent. La chair pend mollement. Elle tombe à nos pieds, s'amasse en tas immonde. Elle laisse contempler l'intérieur. Vide. Noir. Un gouffre béant qui aspire le monde à lui. Un souffle glacé de l'âme ou plutôt de son imitation. Il y en a plein. Des squelettes flottants dans la salle. Flottants dans des drapés de velours. Silhouettes inhumaines. Aux os saillants.

Nus.

Éclatants.

Aveuglants.

Monsieur Y s'approche. Grand sourire.

– Ah, monsieur le peintre ! Je vois que l'on vous sollicite décidément beaucoup ce soir ; cela ne peut présager que de bonnes retombées. On dirait que votre petite toile a fait grande impression sur mes confrères.

Un regard pour madame Z.

– Et consœurs, bien évidemment.

Gorgée de champagne.

– Mais parlons affaire. À quel prix comptez-vous céder cette petite merveille ?

– Mais enfin, *mon cher*, ce n'est pas le moment de parler affaire, s'offusque madame Z, nous sommes là pour profiter de cette belle soirée.

– Oh oui. Bien sûr, *ma chère*. Nous sommes ici entre personnes civilisées pour parler *d'Art*.

Sourire satisfait.

– Dans ce cas, en suivant votre logique, permettez-moi cette remarque insignifiante : je ne pense pas que faire du charme à la vedette de cette exposition ne soit un bon moyen pour *profiter* de cette soirée. Ce ne sont là que des suppositions, mais, n'essayez-vous pas d'attirer mon nouveau poulain dans vos écuries, *ma chère*? Pardonnez-moi cette image grossière, mon cher : vous êtes bien plus que du bétail à mes yeux.

Rire.

– Que vous êtes drôle, *cher confrère*, mais je ne m'adonne pas à de telle activité. Je suis juste venue flatter l'ego d'un homme qui ne semble pas savoir s'en servir. Sans vouloir vous offenser : vous évoquez en moi l'image d'une pauvre gazelle dans une cage remplie de lions.

Nouveau rire.

– Allons, ne faites pas cette tête : je ne mords que les hommes qui ne sont pas galants avec moi. Mais vous l'êtes, n'est-ce pas ?

Le peintre bredouille quelque chose, gêné.

– Ne soyez donc pas gêné. Nous sommes entre *bon amis*.

Gorgée de champagne.

– Mais, puisque mon empoté de collègue a si finement introduit le sujet, j'ai une connaissance qui serait ravie d'acquérir votre petit bijou à un prix *d'ami*. N'est-ce pas tout cela... parfait ?

Le peintre se fige.

– J'espère que cela est une vaste plaisanterie, *chère consœur* ? Cette toile, elle est exposée chez moi. Chez moi, pas chez *vous*.

Sourcil arqué.

– Et alors ? En quoi cela est un problème ? L'artiste a le plein pouvoir sur son art. Ce serait le comble s'il ne pouvait même plus faire ses propres choix !

Prise qui se resserre.

– Pensez-y, mon cher, ce genre d'offre ne sont pas monnaie courante.

Elle s'approche de son oreille.

– Ce serait si dommage que nous sortions en désaccord de cette soirée, n'est-ce pas ?

Doux sourire.

Un serveur s'approche discrètement. Il échange les coupes vides contre des pleines. Il en reste encore une remplie. Le peintre tend la main. Raté. Le champagne lui échappe. Encore.

" Je suis sûre que l'on prononcera votre nom avec envie et convoitise. Les médias ne pourront plus se passer de vous, vous verrez. Une déclaration par-là, une photo par-ci et le tour est joué. On y prend vite goût, vous savez. "

Nom, déclaration, photo ? Goût. Manque. Un manque ?

Défaut. Instabilité.

" Détendez-vous, parlez-nous de vous ! Le monde meurt d'envie de tout connaître. De votre vie. "

Vous. Vous ? Vous. Moi ? Mais elle ? Ma toile...

" Mais affaires. À quel prix ?

Ravie d'acquérir. Prix d'ami.

Parfait.

Pas monnaie courante.

Désaccord.

Domage. "

Argent. Payer ? La vendre ?

Mais...

Tentacules. Venin. Transparent. Là. Déjà. Toujours. Infiltration.

Zéros. Apparaissent. Engloutissent. Zéros ? C'est cette valeur qu'on retiendra ?

Zéro. Zéro Zéro.

Fournaise. Les dialogues, les costumes, les accessoires, tout a pris place dans la salle. On se donne la réplique, tout sourire.

– Ah, monsieur le peintre !

Aude Hoseur-Mautié entre en scène. Le premier coup du pion.

– C'est une pièce tout à fait remarquable, mes félicitations.

Le peintre se tortille, gêné.

– Ne soyez pas si timide : c'est du grand Art. Je le pense sincèrement. Une telle précision dans les coups de pinceau, c'est si... monstrueux et terriblement magnifique à la fois ; j'ai même senti des frissons remonter ma colonne vertébrale.

Le peintre se détend. Légèrement. Sourire timide.

– Je sens que je ne regretterai pas d'être venue assister à un tel phénomène ! Je la vois déjà, votre toile, exposée aux côtés d'un Van Gogh ou même d'un Picasso. Elle qui se mêle si bien avec tout son entourage : on pourrait l'exposer au milieu d'antiques statues grecques qu'elle ne détonnerait pas d'un iota tant elle est... elle est... J'en perds mes mots !

Rire.

– Enfin bon, je ne suis pas venue que pour vous dire que ces âneries...

Clic !

Un stylo. Un carnet.

– Permettez-moi donc de vous poser quelques questions au sujet de votre peinture. Le sujet, il s'agit bien de la dénonciation du système capitaliste ? Ou bien était-ce la richesse des palettes de couleur ? Serait-ce de la surinterprétation de dire que l'utilisation de peinture bas de gamme est un symbole pour la pauvreté qui frappe les peintres de nos jours ? Oui, cela se voit : le grain est moins fin, moins lisse quand on regarde la toile de côté. Cela n'enlève rien à sa beauté, mais cela m'a semblé un point important à soulever. Alors ?

Bouche qui tremble. Il ne sait pas par quoi commencer.

Rire.

– Je suis allée peut-être un peu vite. Voulez-vous que je répète ?

Hochement de la tête.

– Alors, je vous demandais si le sujet de la toile était bien l'opulence des quartiers défavorisés ou si c'était plutôt une dénonciation des prix des pinceaux. L'utilisation d'un cadre bas de gamme, était-ce destiné à mettre en lumière l'importance que l'on porte à l'argent de nos jours ?

Regard hésitant. Vers la gauche. Vers la droite. Le peintre est perdu.

– Encore une fois ? Décidément, vous n'êtes pas bien rapide quand il faut retenir plusieurs informations à la fois. Donc, je reprends : le sujet, est-ce le luxe des nouveaux lampadaires ou bien est-ce plutôt la profusion des vidéos avec des félins sur les réseaux ? Avez-vous utilisé une toile de lin pour montrer la fortune dépensée par les artistes dans les ampoules pour éclairer leurs œuvres ? Je veux dire, ce type de toile brille d'une certaine manière selon le type d'éclairage. Le rendu de ce tableau me semblait comme... amer. Voyez-vous ce que je veux dire ?

Silence.

– Je vous laisse y penser, monsieur le peintre.

Elle se tourne vers les autres.

– Maintenant, je vais me tourner vers vous, *chers invités* : il faut bien que j'aie quelques mots venant de sources extérieures.

Regard arrêté.

– Commençons par vous, vous le voulez bien ? Que pensez-vous de cette toile ?

.

.

.

Échange de regard.

Plein d'attente.

.

.

.

Surprise. Étonnement. Insatisfaction. Douleur.

– Vraiment ? C'est vraiment ce que vous pensez de ce tableau ?

Sa réponse a tout changé.

21h07.

Il fait très chaud.

La foule se meut. Dense. Épaisse. Massive. Un flot qui chahute. Qui emporte.

On sent des regards. Les yeux scrutent. Escaladent la chair. De toutes parts.

La rumeur est montante. Jungle de bruits. Le tableau dévoilé, on s'y donne à cœur joie : on l'admire, on le décrypte, on le critique. Les exclamations s'envolent de toutes parts.

" Dites-nous, monsieur le peintre, à quoi correspond cette petite tache que je devine magenta. "

" C'est magnifique. Mais je ne l'afficherai pas dans ma galerie "

" Quelle marque de peinture utilisez-vous ? "

" Quel sens du détail ! "

" Sublime "

" M...ique "

" Id... "

" ...ne "

" ... "

" Inutile "

Le peintre est happé par les flots.

Le peintre.

Visage décomposé. Pâle. Pâle comme neige. Pâle mourant. Bouche. Un fin trait. Épaules. Elles

sont affaissées.

– Une coupe de champagne, monsieur ?

Un serveur s'est approché. Discrètement. Il tend une coupe. Une coupe de champagne pleine. Pétilante. Si proche. À portée de main.

Recul.

– Excusez-moi. Je... Je ne me sens pas très bien.

Le peintre s'en va.

Épilogue

Au début, il était seul. Haut. Perdu dans les vertiges d'un monde merveilleux.

Mais le peintre était humain ; il fallut qu'il redescende sur terre. Quand ses pieds touchèrent les pavés à nouveau, l'incompréhension lui tomba dessus.

Il se réfugia vite dans sa demeure. Au milieu de la musique, des pinceaux, et de toiles inassouvies

Ses souvenirs se mêlèrent à la réalité.

La détermination flamboya dans son regard

Le soir suivant, le moment tant attendu arriva. Le peintre poussa les portes d'un nouveau monde. Le mondain lui tendait ses bras.

Il fut assailli de toutes parts. Des questions et des regards. Il devint le centre de l'attention.

Son modèle, son guide à deux pas de lui. Si proche. Et si loin.

Le peintre sombra dans les abysses. À la fin, il fut seul.

Interlude

L'obscurité est tombée sur l'endroit, pour de bon cette fois. Dans cette rue, les rafales de vent se sont estompées en brise. L'agitation de l'extérieur s'est éteinte, progressivement. Tout ce qui faisait de cet endroit une fourmilière géante s'est délocalisé. Gentiment. A préféré moins de froid, moins de sombre.

Quelques gouttes tombent du ciel. Mais personne n'est là pour y prêter attention. Personne. Personne ?

Une porte claque derrière la silhouette. Grande, maigre. Perdue. Le regard débordant de confusion, les poings serrés, mais tremblants. La chemise froissée par les gens dont il s'échappe, le front plissé de chacune de ces paroles, les yeux éteints, éclipsés par cette lumière foudroyante, empoisonnée. Tout le pousse à fuir. Pourtant il s'effondre là, sur les quelques marches de l'entrée. Celles-là mêmes qui ont porté tant de réussites victorieuses, révélations miraculeuses, abandons miséreux, défaites désabusées, agonies sans fins. Elles ont été construites pour ces émotions et elles les partagent, chaque instant un peu plus. Sans arrêt, à jamais.

Comme témoin de son œuvre, il ne reste rien. Rien mis à part peut-être un chat de gouttière, réfugié sous un porche. Profitant de cette absence, ce silence pour baisser la garde.

– Qu'est-ce tu écris ?

Silence.

– Tu n'es pas sérieuse ?

Le regard de L glisse sur les deux fenêtres ouvertes sur l'écran. K lui lance un regard suppliant. La mâchoire de L se crispe.

– Fais comme tu veux ! C'est ton problème. Mais ne reviens pas pleurer auprès de moi si ça ne marche pas.

L s'en va.

Rien n'est là, rien n'est vrai, rien n'existe, rien n'a de substance, de présence, d'importance.

Rien n'est beauté, dans l'immédiat de son monde. Ni même laideur. Tout est tons de gris, sans qu'il ne puisse rien y faire.

Toutes ces couleurs. Elles étaient si proches de lui. Si fusionnelles, présentes, existantes, vivantes, ancrées, que jamais, jamais il ne les a envisagées, transies d'un froid éternel, inanimées, dépouillées. De tout. Après toutes ces années de loyauté, elles sont tombées au combat. Ses inébranlables. Sacrifiées.

Les doigts de K s'attardent. Elle se mordille la lèvre. Ça lui fait de la peine. Trop. Écrire ce passage... Elle le fait souffrir davantage.

– C'est pour son bien.

Ces paroles dites à voix haute n'arrangent rien. La culpabilité continue de la ronger.

Ding !

Le son d'une notification la sort de ses pensées. Un nouveau message ? Pendant une fraction de seconde, elle hésite. Finalement, elle cède à la tentation de cette petite distraction. Le message s'ouvre. Un document y est joint et... Un sourire s'étire sur son visage.

Ne te fais pas de fausse idée, je le fais juste parce que je sais que tu vas te prendre inutilement la tête dessus.

L

Elle savait que L allait l'aider. Depuis le début, ça a toujours été elles deux. Ensemble.

Il n'arrive plus à distinguer le noir du blanc. Il ne reste que cette grisaille, engloutissant, paralysant. L'air se bétonne. Ses poumons bataillent ses yeux se voilent ses... mais. Il p...

Pourquoi ?

Cette question tourne en rond dans son esprit. Encore. Et encore. Elle varie, s'ancre toujours plus profondément. Pourquoi le monde est-il ainsi ? Pourquoi tout le monde le rejette ? Pourquoi, est-ce qu'il... ? La passion ne suffit pas. Tout se justifie par des faits inébranlables et jamais parce que la peinture a voulu être ainsi.

Cet univers, sien depuis tant d'années, celui de la beauté pure, ne serait-il qu'un mensonge ? Non, il rejette cette idée. Mais ses pensées continuent. Imposture ? Simple illusion ? Il ne reconnaît plus ce qui tourne autour de lui. Il ne reconnaît... plus rien. Rien ? Rien ! Rien. Rien rien rien.

Rien n'est là, rien n'est vrai, rien n'existe, rien n'a de substance, rien de présence, rien n'a d'importance, rien ne persiste, rien ne subsiste, tout est faux, tout est gris, tout est froid, tout est humide, tout est souillé tout est empoisonné tout est contaminé. Brisé rien que des débris sans plus de sens dans un monde effacé aspiré par les critiques agonisant sous le poison des mots des pensées tranchantes acérées qui ne laissent derrière que cette douleur lancinante

Mais tout existe. Tout est là toujours plus loin toujours plus près toujours plus gris toujours plus dur. Et prendre conscience de cet autre ce nouveau monde fait toujours plus mal.

***Ses** yeux, ce visage... **Ses** paroles... Comment est-ce que ça a pu se passer ? Qu'est-ce que...*

" C'est inutile " C'est inutile. c'est inutile c'est inutile c'est inutile cest inutile cest inutile cest inutile inutile inutile inutile ? inutile

Comment on peut tant dire en si peu ? Ajouter deux lettres à un mot, et tout s'arrête. in utile. Utile. C'est ce qu'il n'est pas parvenu à accomplir. Utile.

Il n'aurait donc jamais eu aucune chance. Aucune ? Jamais ?

Le peintre retient un sanglot. Son corps ne lui répond plus. Il s'agite, il pleure, il tremble. Il craque. Une plainte s'échappe d'entre ses lèvres. Il se roule en boule, enfonce sa tête entre ses bras. Il ne veut qu'une chose : sombrer, sombrer là où plus rien ne pourra l'atteindre.

Partie 3

1

Dans la pièce, tout est calme. Calme au point que tout est perceptible. Comme un de ces silences, auquel on ne fait jamais tant attention. Un faux silence, bien sûr, mais qui n'a pourtant jamais paru autant vrai. Plus véritable encore que le néant qu'il est censé être. La vie des petits insectes volants fait partie intégrante de lui, au même titre que le rien. Les respirations. Les pulsations du cœur. Si on fait vraiment attention. Au milieu de celui-ci, c'est le froissement des vêtements qui prend le plus de substance ; quand ils cherchent à se placer dans le décor. Et si l'on passe la main sur le mur, on entendra autant qu'on sentira les douces aspérités du papier peint. Silhouettes d'oiseaux peintes en sombre. Et peut-être que demain ce sera des poissons qui auront enfin retrouvé leurs nageoires après cette pause aérienne.

Peut-être.

Il paraît y avoir un fauteuil, une bibliothèque, un lit ? dans l'espace qui s'étale là. Mais aucun des meubles présents ne semble exister pour être utilisé. Un paysage apaisant, ornement rassurant. On n'y fait pas attention, mais s'il n'était pas là, le vide se sentirait bien trop. Ils prennent donc place eux aussi et donnent un peu de substance à l'endroit qui ne semble pas vraiment avoir de taille ou de caractéristiques définies. Bulle de calme, inventée juste pour l'instant.

Au centre du lieu, un pion se déplace sur les cases du plateau. La main qui le fait vivre est hésitante.

- ...

Une deuxième main s'avance. Un autre pion est soulevé pour évincer le premier du jeu. K lève les yeux et regarde le visage en face d'elle. La tête légèrement inclinée, sourcils un soupçon froncés, pensive. Elle tripote le rebord d'une de ses chaussettes, assise par terre.

En face d'elle, son adversaire grimace. Il regarde la pièce sortir du jeu avec

déception. Désespoir ? Il continue tout de même. Le cavalier s'élance dans un bond prodigieux qui l'amène sur le côté. Pas d'assaut. Quatre yeux le regardent faire. Alors qu'une paire analyse, cherche ce qu'il convient de répondre, l'autre semble perdue. Son regard se pose sur la pièce de bois, essayant de comprendre. Pourquoi à cet endroit ? Encore ? Toujours. Il relève la tête. Observe le visage concentré devant lui.

- ...

Autour des deux joueurs, rien n'a bougé. Même les mouches enfermées avec eux ne semblent pas trop enclines à voler, tout autour d'eux. Le temps pourrait ralentir. Peut-être s'est-il arrêté. Encore un peu. Juste pour eux. Et même si l'univers s'élance dans une danse à mille à l'heure, sans même reprendre son souffle ; elle ne les atteindra pas dans leur petit refuge. Comme faisant partie d'un autre monde... Un havre, juste un instant.

- C'est effrayant tout ce silence.

La phrase s'échappe de ses lèvres sans qu'il arrive à la contrôler.

Elle résonne un instant entre les joueurs, étrangement. K lève la tête. Une lueur inquiète fuse dans ses yeux, une seconde.

- J'ai l'habitude, quand je peins...

Il bondit soudain, comme réagissant à la piqure agressive d'un insecte. Comme si une mémoire, une seconde perdue, lui revenait.

- C'est ton tour, prononce K dans un souffle, comme pour apaiser un animal enragé. Il examine vaguement l'échiquier et abat une pièce quelques cases plus loin, sans raison. Toutes les émotions semblent passer sur son visage sans qu'il sache quoi en faire. Il se détourne. Les poings serrés, s'éloigne.

S'accoude au rebord de la fenêtre, plus loin. Qui, étrangement semble avoir pris forme à l'instant. Dans le coin, la lampe de chevet qui projetait auparavant une douce lueur dans la pièce est surpassée par la luminosité perçant à travers le verre. Une petite mélodie s'immisce en arrière-plan.

- C'est mieux ?

K a encore les doigts posés sur les boutons de la petite stéréo, sur le bureau. Mais pas même un soupir lui répond. Elle le fait à sa place.

- Tu ne peux pas garder tous les pions sur le plateau. Dans ton camp. Ça ne marche pas comme ça.

Il tourne son visage vers K. Expression indéchiffrable.

- Pourquoi ?

- ...

Mais c'est une interrogation qui n'attend pas de réponse, et c'est ce qui la rend si difficile.

" Le but est d'en toucher un. Un seul. "

La pensée ne va pas plus loin. Elle n'est pas prête à être entendue. Pas encore. Tous les souvenirs de la soirée attaquent en flashs agressifs. Chaque phrase hurle.

- J'ai tout raté. J'ai tout perdu...

- ...

- Il ne reste plus rien alors ? Rien du tout ?

2

Les souvenirs trop forts, l'insécurité trop vive. La réalité est trop présente pour être oubliée, remplacée par un refuge.

D'un coup, les murs s'effacent et ils se retrouvent debout dans la rue, cette fameuse rue. L'obscurité enveloppe, étouffe, brusquement. L'énorme bâtiment, lui, semble s'avancer. Le toit tremble, veut tomber, écraser.

- Respire.

Qu'est-ce que... Je... Le monde noie alors que je me débats pour m'échapper. Voir un petit peu moins flou. Je me sens comme poussé dans un bassin d'eau glacée.

Froid, dur, paralysant. Qu'est-ce que je fais là ?

- Respire.

Qu'est-ce que... Je ne veux plus être ici. Pas cet endroit, ces escaliers. Je veux retourner là-bas.

- RESPIRE.

La voix n'a pas crié. Elle est si ferme et... implorante ? Je ne sais pas. Mais quelque chose dans cette voix me pousse à l'entendre. À vouloir l'écouter et à la comprendre.

J'essaye de glisser mes poumons dans le rythme. Au début, ils me résistent. Brûlure. Ma vision est comme bloquée. Noyée.

C'est ça. Mon corps immergé dans une prison d'eau. Rien que ce froid, partout.

Et pourtant la voix me dit de respirer. Et comme poussé par un instinct mystérieux, mon corps finit par accepter. Je ferme les yeux. Mon souffle se calme, molécules d'oxygène après molécules de gaz carbonique.

- Respire...

Le murmure me parvient plus nettement.

Ça y est. Je crois ?

- Tu ne peux pas avoir tous les gens dans ton camp. Tu ne peux pas. Ce n'est pas comme ça que le monde marche. Tu t'en rends compte ?

Flash. Brûlure. Je...

Pourquoi...

C'est ce pourquoi qui me vient encore, encore une fois. Toujours ? J'y ai vraiment cru. J'y ai tellement cru. Je prends ma tête entre mes mains. Ferme mes yeux. Clos tous ces accès à l'extérieur. Je n'en veux pas. Je ne veux pas voir, entendre la réalité de l'instant.

- Respire. Ouvre les yeux. Regarde.

Cette voix... Son ton est celui d'un guide dont je n'ai jamais douté. Je lâche prise,

je me laisse porter.

Inspiration. Expiration. Inspiration.

Respire. Respire. Regarde.

Sans même que je me rende compte en avoir le courage, mes yeux s'ouvrent d'un coup. Il fait nuit, et pourtant j'ai l'impression qu'ils se réhabituent à la lumière du jour. Comme si la nuit dans laquelle ils étaient plongés était bien plus que sombre. Noirceur éternelle, profonde, infinie. Plus noire encore. Un noir vide, de tout. À jamais.

Mes sens reprennent vies d'un coup. Je ne comprends plus ce qu'il se passe.

Mes mains sur le béton des marches. Elles sont là, bien réelles. Comme jamais disparues. Mais ont-elles vraiment disparu, le temps où je n'arrivais plus à les sentir. Je ne sais pas. Je ne sais plus.

- Qu'est-ce que je peux faire alors, si je ne peux ramener personne dans mon camp ?

Ma voix est rauque. Le croassement qu'elle produit sonne vide. Encore ce vide.

La voix ne me répond pas. Un coup d'œil à côté de moi. K. Elle est là, juste là. Elle ne répond pas.

Il y a ce qu'il ressemble à une feuille de papier, juste là, tout en bas.

- Qu'est-ce qu'il me reste maintenant ?

Une rangée de voitures, parkées, de l'autre côté.

- Rien ?

Mes yeux se plantent violemment dans ceux de K.

Mes lèvres se pincent, les articulations de mes doigts blanchissent. Pourquoi ? Je le lui demande. Pourquoi ?!

Un mouvement attire mon regard. Je tente de ne pas y prêter trop attention. Trop tard. Mon cerveau s'emballe. Est-ce une mouche, qui s'envole, là, juste là ? Qui s'accapare ma vision ?

Je suis son vol du regard. J'essaye. L'obscurité me la fait perdre de vue. Mais elle

me fait penser à celles que je dessinais dans le coin de mes feuilles de cours. Je vois presque les traitillés montrant son chemin, là, juste devant mes yeux. Je vois...
Ma vue se brouille. Mes yeux me piquent. Je ne contrôle plus rien. La feuille de papier est soudainement de nouveau dans mon champ de vision. Elle est déchirée, comme de rage, d'un travail mal fait. Ou d'amour, à glisser à la personne devant. Ou juste de besoin, pour quelqu'un qui n'a pas ses affaires. Blanche. Blanche ?

Blanche, peut-être de bleu décorée

Ou d'un noir profond, griffonnée

Vert ; les autres couleurs épuisées

Avec le rouge, corrigée, perfectionnée...

Devant moi, elle conserve le secret d'inconnus. Cet instant, pas encore souillée par le regard d'un autre. Précieux petit coffre-fort, pourtant si vulnérable. Peut-être que c'est la pluie, qui diluera ses couleurs, abîmera sa structure. Fera rencontrer l'oubli avec son contenu. Peut-être plus tard. Aujourd'hui c'est ce petit vent qui l'emmène plus loin. Plus loin vers d'autres horizons. Aventures. Peut-être rencontrera-t-elle l'âme qui saura la lire. Ou juste un caniveau, un poisson, un petit soldat de plomb.

Une bourrasque s'amuse. La forme blanche s'en va, s'envole, s'évapore.

Et la bise s'avance, d'un coup, partout. Elle court après les trottoirs infinis, les rats sans abris, les chats ahuris. Et elle court, s'enroule, autour de moi, m'imprègne de son air glacial. Son petit jeu me fait frissonner, trembler. Et pourtant c'est si soudain, si bref. Si vite dissipée que ça me paraît comme un au revoir. Au revoir... ?

Elle s'en va comme tout s'en va. Mais, sans elle, quelque chose de plus semble s'être dissipé. Ce vide... Oui. C'est le vide. Mais il n'est plus ce vide, glaciale noirceur au fond de mes entrailles. Il... Je ne comprends plus ce qu'il est. C'est un vide, toujours, qui ne fait pas sens. Et pourtant j'ai l'impression qu'il est plus lumineux.

Ça n'a l'air d'être qu'un lampadaire qui s'allume brusquement, pourtant j'ai le sentiment que c'est plus que ça. Quelque chose a changé. Cette lumière qui soudain se dessine me surplombe, accrochée à son poteau métallique. Éclaire-t-elle le vide pour me le faire remarquer ? Me rappeler que c'est tout ce qu'il me reste ? Ou est-elle juste une étoile, la seule lueur d'espoir dans l'Univers, éclairant le chemin ? Il y a quelque chose. Quelque chose que je ne vois pas.

Un son puissant, métallique me fait sursauter. Il n'est pas effrayant, trop ressemblant à celui des films, quand un chat renverse une poubelle vide dans une rue sombre. Mais il est là. Raconte quelque chose, loin de moi. Loin de moi.

Pourquoi je ne comprends pas ?

Il y a quelque chose qui m'échappe, qui s'échappe, encore. Encore.

Pourquoi, pourquoi ai-je tant envie de comprendre ?

Pourquoi je n'ai pas peur qu'il n'y ait rien, que ce soit juste ma vision qui me raconte des histoires ?

Juste parce que j'ai envie d'y croire ?

Le papier, les voitures, le chat, la poubelle, le lampadaire. Ils sont là. Tous. Vraiment là. Et ils me racontent vraiment toutes ces choses. Comme ils l'ont toujours fait. Sans exception.

Depuis tout ce temps. Depuis...

Je suis là, sur ces marches. Mais mon regard est de l'autre côté. Cet espèce de muret, dans la rue d'en face. Il est... Pourquoi me rappelle-t-il tant quelque chose d'autre ?

Un enfant assis, les jambes se balançant dans le vide.

C'est un muret. Avec les aspérités de tous les murets.

Les mains posées sur la pierre, soigneusement. Trop soigneusement.

Les petites plantes envahissantes de tous les murets.

Les habits bien ajustés, les plis bien où il faut, mais avec les trous aux genoux.

L'écosystème de tous les murets. Avec tous les petits insectes colonisant les petits trous.

Deux yeux, qui regardent, observent.

Une petite fourmi. Deux petites fourmis. Trois petites fourmis.

Quoi ? Qu'est-ce qui se trouve là ?

Je...

Nouveau bruit. Plus léger. On est passé de la poubelle à la boîte de conserve. La rue vit, continue à vivre, tout autour de moi. Rien ne s'endort jamais vraiment ici. Jamais le silence sera infini, le temps où la lune s'installe. Jamais le mouvement ne sera arrêté. Jamais le répit accepté. Toujours. Une scène à inventer, une histoire à raconter. Car jamais on ne s'essouffle. Jamais on ne s'endort.

Un enfant se cachera en mettant ses mains sur ses yeux. Car si lui voit rien, les autres non plus ? Non. Mais c'est ce qu'il s'imagine. Alors quand les enfants font tous de beaux rêves, on s'imagine que les trottoirs sur lesquels ils courent, les places où ils jouent à la balle lorsque le ciel est clair, s'éteignent également. Et pourtant. Quand ce ne sont pas les enfants, ce sont les humains perdus. Et quand ce n'est plus l'existence humaine, ce sera le gravier qui prendra vie sous l'influence du vent. Ce sera les animaux de la nuit, qui s'animeront dans les ruelles obscures. Jusqu'à ce que les étoiles fatiguent, et les enfants reviennent les combler.

Des enfants, un enfant...

Je...

Et qu'est-ce qui arriverait si le muret se transformait en un banc, tout aussi troué et envahit par la nature ? Est-ce que le mur devant lui perdrait sa teinte verdâtre pour devenir gris ? Est-ce que l'on remonterait une poignée de longues

années en arrière, pour retrouver le petit enfant les jambes dans le vide ?

Et il serait là, convenablement assis, attendant un parent, peut-être. Il resterait sage, en toutes circonstances, quoi qu'il se passe devant lui. Il penserait alors à absolument tout et n'importe quoi, ne sachant pas quoi s'imaginer. Ses jambes le démangeraient, alors, et pourtant il resterait là. Même avec cette envie d'aller s'asseoir ailleurs. De trouver une bande dessinée et de s'y perdre. Non, il resterait là. Sans bouger, même les mains sous ses jambes envahies par les fourmis. Parce que la sagesse enfantine l'aura convaincu de le faire ? Peut-être. Peut-être pas. Mais il restera là. Peut-être seul le destin souhaitait sa présence à cet endroit ? Il se représentera alors les cases de ses livres préférés, au pinceau invisible sur le mur un peu plus loin devant lui. Et pendant des minutes qui paraîtront des heures, il se perdra dans ces histoires. En attente d'autre chose, quelque chose qui l'arrêterait, l'emmènerait ailleurs. Et il arriverait. Comme des artistes de rue, devant ce mur, précisément. Et recouvrant ses peintures imaginaires des leurs, bien réelles, il les observerait. Et son esprit trouverait alors cette chose qui l'emmènerait ailleurs. Regarder ces mouvements de pinceaux, minutieux, impérieux.

Et... Son obéissance n'aura plus besoin de s'acharner, essayer à tout prix qu'il reste assis. Il restera par lui-même, sans même se rendre compte du monde, vivant autour de lui.

Et...

Une voiture tardive prend son élan, s'avance, juste devant le muret. Me cache la vue. Quand je peux à nouveau l'apercevoir, l'enfant s'est envolé. Loin de mes yeux, loin de ma mémoire. Qu'est-ce que...

Pourquoi... ? Pourquoi est-ce cette vision qui m'est venue ? Plus de pavés déchaussés, nuages de fumée entortillés. Mais un enfant. Perdu quelque part dans le temps, dans l'instant. Un enfant sur un banc ? Mais... Pourquoi ? Ma conscience semble s'étioler, s'évaporer en une brume d'incompréhension. Je...

...

Elle m'échappe. Elle s'échappe. Cette scène, cette pensée. Ce détail. Petit détail.

Noyé dans la brume.

Brume.

Et dans le silence de la rue, d'une précarité sans fin, un nouveau murmure se forme. Quelque part, derrière un mur peut-être. Mais sa source reste invisible. Un instant. Encore une fois, le calme ne reste jamais longtemps.

Comment autant de choses peuvent se passer dans une rue obscure ?

Le murmure se rapproche, se fait plus présent. En un crescendo, d'abord doux, puis de plus en plus puissant, le son se faufile jusqu'à mes oreilles.

Bruyant. C'est si imprévu. J'ai une folle envie de me recouvrir les oreilles. Éclatant. Je me recroqueville instinctivement.

Assourdissant.

Et la seconde d'après, ils apparaissent de derrière un mur. Une nuée de passants. Bourdonnants comme dans une ruche, grouillant comme dans une fourmilière. J'ai envie de mettre ma capuche, mais ma veste est perdue à l'intérieur de la salle. Mon costume, bien que légèrement trop grand, est élimé et ne m'offre pas beaucoup de possibilités de me volatiliser. Je ne peux que les regarder passer, sans bouger. Car le seul autre vrai échappatoire est le bâtiment derrière moi, et il ne fait aucun doute que je ne pourrais pas y retourner. La horde passe. Ils crient, beuglent plutôt. C'est si franc, spontané, trivial. Je ne sais pas comment réagir. Brutal. J'attends. Que tous passent. Ceux qui n'ont pas l'air très sobre, comme ceux qui soutiennent ceux-ci. Cette scène est une si agressive démonstration de l'humain sans tact, sans finesse. Toute la bestialité au grand jour, spontanéité sans retenue. Leur monde est antonyme du mien, ce soir. Presque. Tous continuent leur chemin, tout droit, d'un droit ébranlé, incertain. Les phrases dans leurs bouches brillent, les mots résonnent, la plupart sans même avoir un sens entre eux. Et le troupeau avance, encore, à une vitesse aléatoire. Je les observe de loin, comme un spectateur invisible. Lentement, les bruits repartent en decrescendo. Et bientôt, c'est comme s'ils n'avaient jamais été formés. Perdu dans l'oubli, car pas même entendus ? Je m'en souviendrai. Sûrement.

Et alors que tout semble fini, la queue du peloton a elle aussi à accomplir sa

course. Elle, pourtant, pourrait passer inaperçue. La véhémence diluée, disparue. Il ne reste qu'une personne, qui suit ses proches, un peu plus loin. Comme s'il aimait le calme, il reste en retrait, ne se mêlant pas au reste. Un pied devant l'autre, l'un après l'autre. Avec toute cette douceur, ce calme, que les autres ont perdu. D'abord la tête baissée, concentré sur la trajectoire de ses pas, il finit par lever les yeux. Alors qu'il continue d'avancer, son regard parcourt le bâtiment. Il a l'air de le reconnaître. Peut-être se demande-t-il quel genre d'exposition se déroule ce soir. C'est sans doute mieux qu'il ne le sache pas. Qu'il ne s'y trouve pas. Il observe le décor, scrupuleusement. Beaucoup trop en détail.

Alors, d'un coup, il m'aperçoit. L'éclat dans ses yeux change discrètement. Il me voit.

Il s'arrête. Ses yeux me fixent. Une seconde. Se plongent dans les miens. Deux secondes. En un clignement d'œil, son chemin est de nouveau repris. Et pourtant, trois secondes m'ont paru trois minutes. Son regard. Il y avait quelque chose dans ce regard. Quelque chose de différent. Je cligne des yeux, comme pour me convaincre que ma vision ne m'a pas joué des tours. Sa silhouette s'efface derrière un autre mur. Et pourtant, il était là. Avec ce regard. Le regard...

Pourquoi veut-il me rappeler autre chose ? Un regard...

Ma mémoire s'affirme. Elle veut me montrer cette autre scène. D'un coup je me sens comme envahi. Ma vision semble à nouveau se brouiller. Pour laisser place à d'autres images, enfouies dans mon cerveau ? Qu'est-ce que...

Le regard. Le passant... Il n'avait pas ce même regard, et pourtant... Il avait quelque chose.

Quelque chose qui appuie sur un point précis du passé, quelque part au fond de mon être.

Le regard... Ce regard. L'enfant. L'enfant sur le muret. Au moment où je l'ai perdu. Il avait le regard. Ce pur émerveillement, sans limites. Celui qui a enfin trouvé sa destinée.

Les images se mélangent dans ma tête. Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que je vois ?

Les images tourbillonnent dans ma mémoire. Dans mes... souvenirs ???

Flash. Qu'est-ce que ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que je vois ?

Une image se dresse devant mes yeux. Un mur, recouvert de couleurs, de passion. De grands coups de pinceaux spontanés. C'est... Je comprends, d'un coup.

...

C'est moi, juste là, sur le muret, le banc. Les marches.

...

C'est la peinture qui naît en moi.

...

C'est Univers qui s'offre à moi.

3

Le monde revient. Inspire. Jamais perdu ? Expire. Respire. Tout était resté là, pourtant juste assez loin pour qu'on ne l'aperçoive plus. Mais le monde était là Univers attendait. Réalité de la seconde. Unique beauté. Respire. Regarde.

Rien n'a changé ? Le champagne a été versé, goulûment absorbé, recherché, agrippé. Cette quête des bulles éclatant sous la langue, un petit feu d'artifice à lui tout seul que tout le monde veut s'approprier. Un autre monde, envoûtant, rempli de promesses d'excellence. D'espoirs vides. Tout a changé.

Je secoue la tête. C'est tellement clair maintenant. Si évident. Et pourtant, j'ai encore de la peine à me le représenter. Comment ai-je pu me perdre si loin ? Oublier si vite ? D'où je viens.

Moi aussi je l'ai découvert ce monde. Il est venu à moi. D'un coup. Un jour.

Soudain. Alors que j'étais prêt à le voir, à le découvrir. Enfin.

Mais bien des années, j'ai vécu sans lui.

J'ai oublié ce que ça fait, de vivre sans mon monde. Et pourtant, les débuts de ma vie se sont faits sans lui. Sans lui.

Sans lui...

J'ai de la peine à y croire, et pourtant...

Moi aussi on me l'a fait découvrir, ce monde.

Et peut-être qu'il y en a un autre comme moi. Il doit y avoir quelqu'un comme moi. Qui attend de découvrir son monde, CE monde, sans même s'en rendre compte.

Mais peut-être qu'il n'y a que cette personne qui puisse voir Univers. Qu'une personne, dont je ne connais rien, qui n'y connaît rien. Mais qui est là, cachée quelque part au milieu du monde...

Peut-être que c'est mieux comme ça ? Après tout, si les autres voyaient ce monde, ceux qui ne sont pas faits pour lui, ils ne pourraient pas le comprendre. Jamais. Et quand on ne connaît pas, on ne comprend pas. On abîme. On essaye, on joue avec, sans même savoir ce que l'on fait. Et on finit par souiller, polluer, casser. Et plus rien ne redevient jamais comme avant. Jamais. Détriqué pour toujours, à jamais. Car on n'en a pas pris soin. Et c'est là qu'on se rend compte de l'importance qu'il avait. Quand c'est trop tard. Quand on n'a plus la chance de faire quoi que ce soit avec...

Elle existe, la personne qui sait prendre soin de ce monde. Elle est là, quelque part. Il faut juste la dénicher. Trouver sa cachette dans l'ombre, et l'inviter à la lumière. C'est elle qui saura y faire et profiter en prenant soin. Car au fond de son cœur, c'est ce monde qui l'a toujours définie. Depuis toujours, dans l'inconscient. Et d'un coup, dans la réalité. Tout autour d'elle, tous les jours.

C'est le monde qui vient à elle. On ne peut pas le lui balancer de force à la figure... On ne peut pas forcer sa vision. Quand elle sera prête, elle verra. Oui, ça doit être

ça. C'est ce qui s'est passé pour moi après tout. Il est venu à moi. Petit enfant assis sur un banc. Mais jamais je ne pourrais le regretter. Le monde est venu à moi, comme il pourra venir à d'autres. Un autre. Déjà. Rien qu'un.

Et peut-être que je pourrais même être son déclencheur, qui sait ? Celui qui amorcera sa rencontre avec celui-ci. Juste une personne. La personne. Celle qui comprendra.

Et entre temps, le temps que je la trouve, profiter de mon monde, chaque instant ? Comme je l'ai si longtemps fait. Comme jamais je ne devrais m'arrêter de le faire ?

...

Ce n'est peut-être pas la solution miracle. Ce n'est peut-être pas ce que cette personne ferait. Mais après tout, ai-je vraiment besoin de l'avis de tous ces gens, coincés entre trois bouteilles de champagne dans cette salle à la chaleur insupportable ?

Je ne prends peut-être pas la meilleure solution. Ce n'est sans doute pas la plus parfaite que j'ai à ma disposition.

Mais après tout qu'est-ce qui est vraiment parfait ?

4

Une rue, une nuit

Sans but, espoirs évanouis

Aucun vœu

Aucun adieu

Aucun enjeu

Et pourtant

Là se cache l'instant

L'importance

Vie nocturne en toute puissance

Cette nuit-là, dans ses yeux, il est de nouveau le petit garçon. Il s'est retrouvé.

Peut-être qu'ils ne sont pas prêts à le voir, mon monde. Ce monde. Qui chaque seconde, leur est invisible. Chaque seconde.

Mais Univers attendra dans l'ombre, le moment, ce moment. Où ses yeux seront enfin prêts à voir, et son esprit à le recevoir. Et à cet instant-là, il n'aura plus besoin de moi pour les guider, car il sera venu à lui.

Je soupire, respire. J'ai compris.

Deux pupilles me fixent. Je sursaute.

K attend à mes côtés. Ses yeux sourient.

Je crois que les miens ne peuvent s'empêcher de suivre. Ce n'est pas un hasard qu'elle soit là. Ce n'est pas un hasard que je suis là, avec elle. A ce moment précis. Son regard se fixe sur sa main.

La pièce de jeu soigneusement taillée dans un bois clair. Son index parcourt la petite croix, à son sommet. Et d'un geste elle me la tend.

- Je crois que je n'ai jamais vraiment su jouer aux échecs. Toi, par contre...

Sa voix est calme, presque inaudible. Comme un murmure.

- Il n'est jamais trop tard pour réinventer de nouvelles règles. Tes vraies règles. Tu ne penses pas ?

...

Je souris. J'aime bien cette idée. K baisse la tête.

- Excuse-nous. D'avoir voulu te préserver du monde extérieur...

...

J'attends qu'elle relève la tête, ose plonger ses yeux dans les miens. Je souris une nouvelle fois.

Mes doigts approchent sa main tendue.

Il se lève brusquement. Il tourne sur lui-même nerveusement. Un nom sort de sa bouche, interrogateur. Il cherche désespérément du regard, comme si elle allait réapparaître au coin du bâtiment. Mais il ne reste aucune trace d'elle. Et L ? Où est-elle ? Est-ce qu'elle va débarquer, au coin de la rue ? Mais dans l'inconstant environnement, c'est le silence qui règne. Le sommeil semble presque l'avoir attrapé. Il n'y a que le chat de gouttière, de l'autre côté de la route. Qui le fixe une seconde. Qui s'enfuit.

Il est seul. Encore. Et c'est bien ce sentiment de vertige qui l'assaille. Et pourtant, à ce moment, il est différent. Comme si dans cette longue chute, il était certain d'avoir un filet de sécurité, quelque part, en dessous de lui.

Les dernières gouttes de la pluie tombent sur sa main. Qui, sans même qu'il s'en rende compte, tient toujours la pièce d'échec.

" Le but est d'en toucher un. Un seul. Et c'est en touchant celui-là et pas un autre. Sa nature le prédispose à être celui-ci. Celui qui compte. Vraiment. "

Interlude

– Tu ne l'admettras jamais, mais j'ai eu raison de le faire.

K regarde du coin de l'œil L. Sur son écran, deux documents sont ouverts. Voyant que L ne répond rien, elle soupire et sauvegarde son travail déjà terminé. Les touches du clavier s'enfoncent. "Pour l'éditeur" apparaît brièvement. K a juste le temps de relire la dernière phrase "À la fin, il fut seul" avant que le document ne disparaisse.

– Tu t'es trop attachée à lui.

– Je pourrais en dire autant de toi.

– Pas de pomme de terre¹.

Silence. K devine les lèvres de L pincées, même si cette dernière lui tourne le dos. L

1 Expression provenant d'une discussion entre les deux auteures pendant laquelle l'une d'elles a mal compris les propos de l'autre. Le « pas de commentaire » s'est transformé en « pas de pomme de terre ».

souffle, exaspérée. D'un coup, elle se lève.

– Fais ce qui te chante. S'il te suffit que de réparer les pots cassés pour soulager ta conscience, ne te dérange pas pour moi.

La porte claque derrière elle. K est à nouveau seule. Seule avec son document "Texte personnel". Elle hausse des épaules. L'attitude de sa camarade lui passe au-dessus de la tête. Mais intérieurement elle sourit : elle sait que L pense comme elle, même si elle est trop têtue pour se l'avouer. Allez, mettons un point final à toute cette histoire. Les doigts de K survolent à nouveau le clavier. Les mots " Épilogue bis " apparaissent.

Épilogue bis

Les passants s'en vont vite. Les rues se vident peu à peu à l'approche de 22h. Mais lui s'attarde encore quelque peu. Par nostalgie. Mélancolie. Ce calme lui appartient. Encore un tout petit instant. Sur les marches, il est assis nonchalamment. Son regard tourné vers les étoiles.

Ploc !

Une goutte. Unique. Ses sœurs viendront du ciel, la soutenir et l'accompagner. Laver chaque résidu de douleur, de tristesse, de désespoir. Pour ne laisser qu'une lueur derrière elles.

Il retient son souffle quelques instants. Tous les jours, il les fait vivre, leur offre un peu de liberté. Chaque instant, il les chérit et les admire, de ce regard paternel. Aujourd'hui c'est elles qui prennent soin de lui.

Chaque seconde promise, chaque seconde vécue, chaque seconde...

Pour leur protecteur, elles s'improvisent désinfectant, bandage, antidouleur. De toute leur âme. Elles se faufilent jusqu'au cœur, recouvrir les cendres et les braises encore rougeoyantes. Au début avec minutie et douceur. Jusqu'à ce que tout déborde. Que leur force se décuple pour tout submerger.

C'est elles, cette fois. Elles.

Un souffle.

Il respire à nouveau. Le poids à disparu. Le brasier est éteint. Il ne reste que la paix. Il se tourne vers le ciel. Ferme les yeux. Se laisse envahir. Les gouttes s'accumulent sur son visage, forment une nouvelle toile. Éphémère. L'espace d'un instant. Libre.

Ses lèvres articulent silencieusement un mot.

Merci.